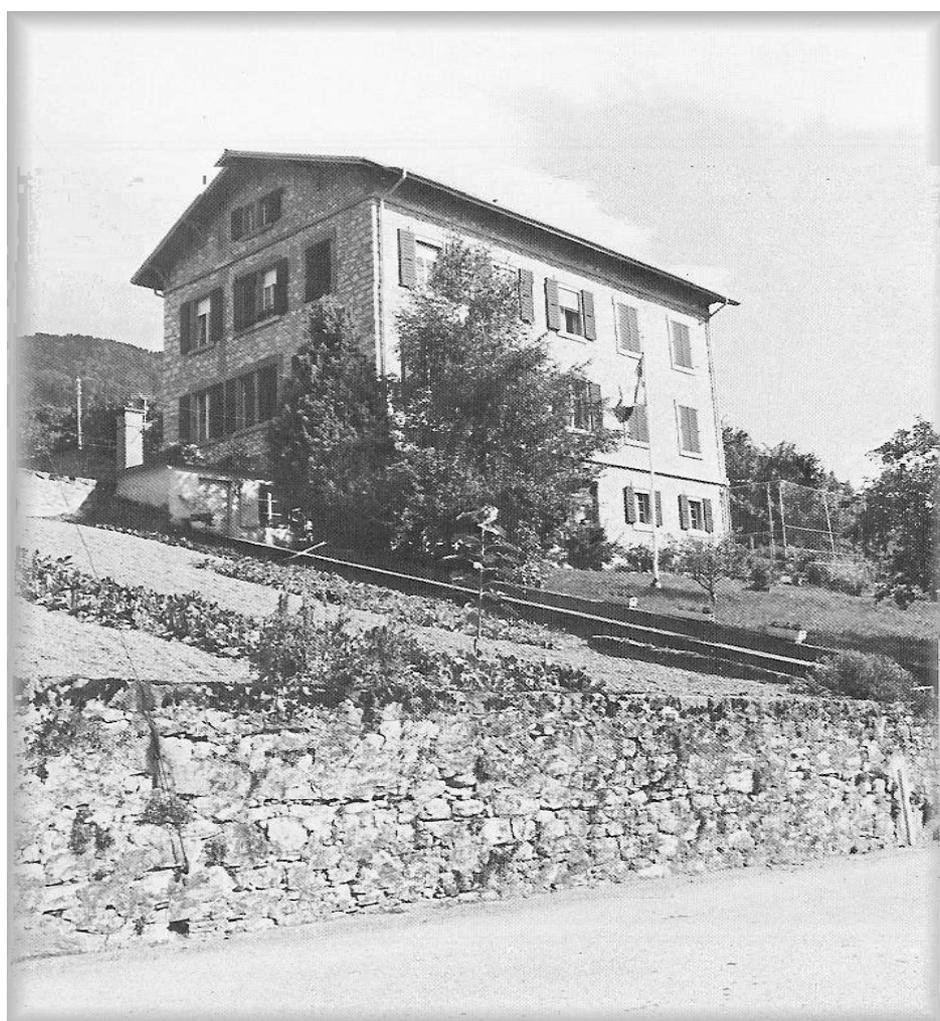


Il était une fois ! Mon village de Brent



*Recueil de souvenirs
D'une Saga d'élèves nés en
1928 et 1932*

*La Saga des élèves de M^{zelle} Weber
1939 - 2002*

Ont participé à la création de cet ouvrage :
Notre maîtresse, Yolande Lorenz – Weber
Ainsi que ses élèves ;
Jacky, Liliane, Lucie, Max, Julie, Aline, Nelly,
Pierre-Vincent, Denis et Denise.
Brent fin 2007

Dans l'ancienne épicerie.

**Tout est prêt pour recevoir
les élèves nés entre,
1928 et 1932
Ainsi que la maîtresse.**

**Merci à Lucie et à Georges
d'avoir eu la gentillesse de
nous recevoir dans ce lieu
« mythique ».**





Yolande Lorenz-Weber.

Souvenirs.



Je suis née un 26 décembre 1916 à Montreux, à la « passade ». La maison appartenait à un dénommé Reich et on avait un appartement au 2^{ème} étage. A cette époque c'était une obligation pour chaque commune de mettre au rez-de-chaussée une chambre chauffée nommée, « la passade » ! Elle était à la disposition des gens qui circulaient à pieds car il n'y avait pas encore de voiture dans ce temps là, les voyageurs pouvaient ainsi s'arrêter la nuit pour se reposer, se réchauffer, se ravitailler, passer la nuit et repartir le matin avec une boisson chaude.

Alors je me plaisais bien à dire : « je suis née à la passade ». ...
Je trouvais que c'était très bien de dire ça !

Un matin, Monsieur Reich, le patron de Papa est venu et lui a dit :
< Je dois fermer l'entreprise car il n'y a plus de travail >.

Alors tout naturellement il est retourné dans sa famille. Nous sommes alors parti habiter chez ma grand-mère paternelle qui avait une maison à Bäretswil dans l'Oberland zurichois, je devais avoir une année et demie. Comme Papa était parfaitement bilingue il avait trouvé un travail de correspondant à Zürich et ils y sont restés 2 ans. Mes parents n'étaient pas vraiment heureux, seulement ils n'avaient pas le choix.

Mon Papa avait un frère qui était super doué, mais super cossard et super opportuniste, ils avaient aussi une sœur, Ida qui vivait avec leur mère. Tant Ida était très agréable avec nous.

Ma grand-mère était très gentille mais les discussions avec ma maman étaient très limitées car ni l'une ni l'autre ne parlait la langue de l'autre. .
Pour moi il n'y avait pas de problème, j'allais jouer avec les enfants dans le jardin, les gosses se comprennent toujours entre eux et comme j'avais une mordache pas possible j'allais faire du charme à la laitière et je lui demandais « du momage ». Elle aimait bien me faire babiller car ça l'amusait de m'entendre et elle me donnait de son « momage....

Un jour, l'ancien patron de mon Papa, passant avec sa voiture, « seuls les grands patrons avaient des voitures dans ce temps là » dit alors à Papa :
< Les affaires vont reprendre à Montreux, si vous êtes d'accord vous pouvez revenir travailler avec moi. Puis-je compter sur vous ? >

Evidemment !

Maman était folle de joie, elle jubilait car elle allait retrouver son « welchland » natal.

Papa a rempli une déménageuse et comme nous n'avions pas de logis nous sommes allé habiter provisoirement à Roveray chez mes grands-parents maternels. Nous sommes descendu du train à Yvonand, on quittait la grande ville pour un petit village, seulement ma maman connaissait bien Yvonand car elle y avait une très bonne amie Marthe Yenni et mes grands parents étaient des amours.

Mon frère était né le 5 décembre 1918 et c'était le 27 décembre et c'est au tout début de l'année 19 que nous avons repris à nouveau le train pour aller cette fois nous installer au centre de Montreux. Papa allait pouvoir s'occuper de la comptabilité de l'entreprise Reich. Le bureau étant dans la même maison que notre appartement de 4 pièces c'était plus facile ainsi pour lui.

Marthe Yenni avait fait la connaissance d'un Monsieur Jaermann et c'est à ce dernier que maman avait loué provisoirement une chambre.

Je ne pouvais pas dire son nom et je l'appelais « Momann » : il employait de l'After-shave et j'étais tellement follo de cette odeur que j'allais aider ma maman à faire le lit pour la respirer. C'est tout dire que cette odeur me plaisait puisque à l'heure actuelle elle ne m'a pas quittée.

Monsieur Jaermann avait une tante qui se prénomrait Marthe. Elle était très gentille avec nous et nous allions souvent lui rendre visite à Clarens. Elle était la grand-mère du violoncelliste Marc Jaermann.¹

J'ai commencé l'école enfantine dans une école un peu privée, elle avait été créée dans le but de ne pas laisser les enfants seuls dans la rue. Je m'y plaisais beaucoup.

¹ Fondé à Lausanne (Suisse) en 1975, le Quatuor Sine Nomine est formé de Patrick Genet et François Gottraux, violons, Hans Egidi, alto, et Marc Jaermann, violoncelle. En 1985, il remporte le Premier Grand Prix du Concours international d'Evian ainsi que le Prix du Jury de la Presse. En 1987, il est lauréat du premier Concours Borciani à Reggio Emilia. Depuis lors, le Quatuor Sine Nomine se produit régulièrement dans les principales villes d'Europe et d'Amérique, notamment au Wigmore Hall de Londres, au Concertgebouw d'Amsterdam et au Carnegie Hall de New York. Le Quatuor Sine Nomine a choisi d'être appelé "sans nom" pour symboliser son désir de servir tous les compositeurs et les oeuvres qu'il interprète.

De toute manière j'ai toujours été une grande fana de l'école.

C'est ensuite que je suis rentrée à l'école primaire, au collège de Vernez, chez une demoiselle Emilie Valloton. Cette institutrice avait épousé un Monsieur Pinel qui était premier violon à l'orchestre du Casino de Montreux, orchestre spécialement fameux, toute la bonne société venait écouter les concerts qui étaient dirigés par le chef d'orchestre « Ernest Ansermet », c'était à ses débuts mais il s'est très vite fait connaître, et reconnaître, et sa notoriété n'a cessé de grandir jusqu'où l'on sait.

Dans toute la commune de Montreux, il y avait peut être 8, ou 9 enfants qui réussissait les examens pour la primsup. L'année des 1916 étaient les plus intelligents, (petit sourire en coin !) la preuve, nous étions 21 de mon année à avoir réussi les examens ; cela faisaient donc trois fois plus que d'habitude. Ils avaient dû alors ouvrir une classe supplémentaire de première primsup et là je suis tombée sur un maître qui « était mon amour, mon idole » ! Il s'appelait Louis Pfister. Il était maître d'école à Chernex et c'est alors qu'il a été prié de descendre au collège de Vernex pour nous enseigner.

<Oh mais il était chou ! Gentil, intelligent, ferme, mais doux et c'est donc là que j'allais à l'école.>

Dans mon école il y avait une fille Turrian de Clarens qui était éclaireuse et nous étions de très bonnes amies. C'est elle qui m'a entraînée chez les éclaireuses. Nous faisons partie de la section de Saleuscex,² de Montreux. J'ai même été cheftaine des louveteaux, j'avais 14 ans.

Comme beaucoup avait réussi les examens, la commissions scolaire a réfléchi très fortement et ils se sont dit : on va ouvrir une section commerciale ainsi ceux qui voudront devenir secrétaires, employés de commerce ou autres, seront beaucoup mieux préparés. Beaucoup de mes camarades sont partis au collège et ma maman est allée chez Guignard, le directeur des écoles et lui a dit :

² Saleuscex (ou Salaussex) est une ancienne [tour de guet](#) de forme carrée construite probablement au [Xe siècle](#) au sommet du [Cubly](#) ou Cubli (alt. 1157m.) dominant la ville de [Montreux](#).

Il n'en reste aujourd'hui que les fondations. Saleuscex signifie le [Scex](#) ou le Rocher de Sales. Sales est un des villages qui constitue la ville de [Montreux](#).

< Qu'est ce que je fais de ma fille, que pensez-vous ? Est il mieux qu'elle aille au collège en commercial ? Mais son papa, « étant un gratte papier », n'aimerait pas qu'elle aille dans un bureau.>

Monsieur Guignard :

<Que prévoyez vous alors pour elle ?>

< On aimerait qu'elle aille à l'école normale.>

< Oh alors, dit-il, elle sera beaucoup mieux préparée en français, en explications de textes et autres, en primsup>

C'est ce qui a déterminé ma carrière.

L'école normale.

Papa était toujours sans travail. Il avait fait un héritage de 20 000 francs, le notaire ayant vu tout cet argent l'avait « pompé », c'est-à-dire qu'il lui avait dit : laissez moi cet argent et je vous trouve un emploi. Mon papa n'avait pas le choix, il accepta mais jusqu'au jour où ce patron lui dit : écoutez je n'ai plus de travail pour vous.

Papa était une nouvelle fois sans travail.³

C'est alors que mes parents déménagèrent à la maison Lambert au-dessus de Clarens.

C'était en février 1932, on avait passé nos examens, il y avait une pléthore de candidats on était une soixantaine à se présenter aux examens d'entrée à l'école normale. Je reconnais que je les ai passés à la raclette, l'avant dernière je crois même ; oui, vraiment à la raclette ! Mais au moins j'avais quelque chose, c'était l'essentiel car en 32 c'était dur dans tous les domaines. C'était la pénurie et il y avait du chômage partout

L'école normale était tout en haut de Lausanne, les cours commençaient à 7 heures et alors je descendais à la gare de Clarens à 5 hrs du matin et là j'attendais sur le quai. Il y avait des camarades du collège qui m'accompagnaient, j'ai su, beaucoup plus tard par l'un d'eux, qu'ils se battaient pour venir me rencontrer. (Petit sourire en coin)

Je voyageais avec Christiane Jomini la fille d'un instituteur de Clarens; elle avait une année de plus que moi, elle aussi allait à l'école normale et alors on discutait dans le train, on faisait nos leçons, on bouloittait et on y rencontrait d'autres camarades car il en venait d'un peu partout.

Heureusement que mon père était bilingue, il avait trouvé, mais vraiment par hasard, un travail chez un peintre à Zurich il n'en était pas tellement

³ Il faut savoir que durant la crise de 29, qui ne pris fin qu'après la guerre, beaucoup devait retourner dans leur canton d'origine afin de trouver un travail. On donnait alors la préférence aux ressortissants du canton ou encore à ceux ayant des charges de famille. Un Argovien, par exemple, né dans le canton de Vaud n'avait pas de chance de trouver un emploi ou alors, moyennant certain pot de vin comme a dû le faire Monsieur Weber. Par bonheur une partie de cet argent lui a été rendu par la suite. Beaucoup de suisses romands partaient en suisse alémanique et pour ceux qui ne savaient pas un mot d'allemand ils s'ennuyaient à mourir. Il en était de même pour les Suisses allemands. J'aimerais ajouter qu'à cette époque on ne parlait pas encore de mobing, mais ça lui ressemblait fort. Les chefs, souhaitant mettre un ami ou un membre de sa famille à un poste, se permettaient des pressions si fortes et parfois si humiliantes que certains employés découragés, se retrouvaient à la rue. D.W

heureux mais il n'avait toujours pas le choix. Mes parents ont alors déménagé et ont habité un appartement sous un toit, c'était en novembre 1935.

Pour cette raison ils avaient dû me chercher une pension à Lausanne afin que je puisse continuer mon école normale. Les 20 instituteurs et institutrices sur place étaient tous à prendre en pension des étudiants qui venaient de l'extérieur et qui ne pouvaient pas rentrer chez eux. J'avais une chambre à l'entrée de Bethusy, juste avant la montée de Chailly.

Je disais donc que mes parents avaient trouvé un appartement sous le toit, c'était mansardé, ma maman s'ennuyait beaucoup à Zürich car elle ne savait pas un mot d'allemand. Elle avait vu dans la feuille d'Avis, - car elle était très largement attachée à sa feuille, - que dans une chatterie à Rumine on vendait des chats 80 francs ; c'était très cher pour l'époque. Je suis alors aller chercher un chat, il était magnifique, tout gris autour et gris bleu sous le ventre et je l'ai amené à ma maman dans un panier. Il s'appelait « Iffy ». Maman l'adorait, c'était son idole, mais elle avait un peu peur car il allait se promener sur les toits.

Très peu de temps après ils ont pu emménager chez un certain Haldy qui venait de Bex et qui faisait la création et l'entretien de jardins.

A coté vivait un vieux protestant, belge, qui avait pris le béguin pour ma maman. Il était tout heureux de parler français avec elle et il lui donnait des légumes, des fleurs, c'était rigolo Alors mon frère et moi on se moquait de ma maman.... Non mais... Il était très sympathique avec nous, aussi Simplement on aimait bien la taquiner un peu.

C'est en 1936 que j'ai reçu mon brevet ! Je l'ai eu un peu in extremis, c'était assez difficile, ensuite je suis partie à Zürich chez mes parents. De là j'envoyais des postulations, et des postulations en Suisse Romande.... et puis personnes ne me répondait ; forcément, on se disait : Elle s'appelle Weber et habite Zürich « qu'est ce qu'on a à faire d'une « staubirde » par chez nous ! ».

Pour finir, en juillet, je dis à mes parents :

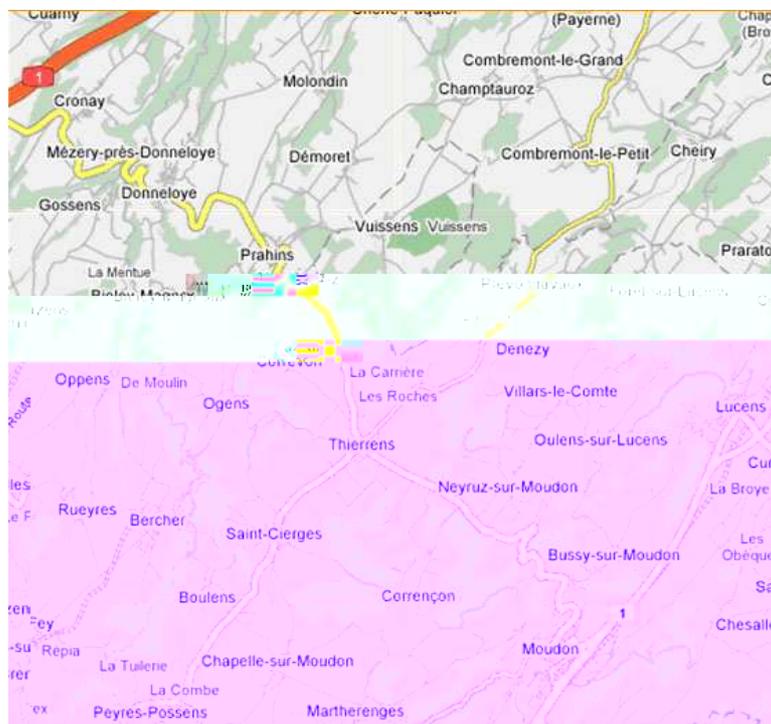
< Ecoutez, j'en ai marre ... je vais aller chez mes cousins à Mollondin où j'irais faire les foins, les moissons etc, et de là je pourrais peut être postuler ou téléphoner et c'est ce que j'ai fait.>

Ce Monsieur avait un institut pour enfants difficiles à Moudon. Dans ce temps là il n'y avait pas d'institut spécialisé, on mettait là tous les enfants, orphelins, les enfants dont les parents étaient indignes, ceux qui avaient fait des bêtises, etc. En somme tous les enfants dont on ne savait que faire ! Les uns étaient adorables et il y en avait d'autres qui étaient impossibles.

Cet institut s'appelait « Au grand air » il n'existe plus, c'est actuellement le musée de Moudon. Le « Grand Air » était situé exactement en face de l'Institut des sourds et muets qui existait déjà à l'époque. Des spécialistes s'occupaient d'eux et tentaient ou de les soigner ou de les rendre plus autonomes.

Je commençais donc à travailler « Au grand air » naturellement je faisais l'école. Le régime était tellement impossible, pour moi je m'en accommodais, mais les personnes engagées faisaient quinze jours et sous un prétexte ou un autre ils partaient, ils ne restaient jamais longtemps.

Et moi je restais car un week-end sur deux, j'avais congé, et j'allais à Mollondin, en vélo, chez mes cousins, ensuite je revenais de la même manière, en vélo, tout simplement !



Moudon-Mollondin, 14 kilomètres

Ce qu'il y avait de merveilleux c'est que lorsque j'avais fini ma journée, ⁴ à peu près vers 8hrs le soir, parce qu'alors il faut le dire, entre midi et 2hrs les gosses ne devaient pas être laissés à eux même on devait aller les promener ; vous verrez que ce fait aura une incidence sur la suite de l'histoire.

A 8hrs du soir donc je descendais alors à Moudon.

Nestlé venait de sortir un nouveau chocolat, *le Pagor*. Le Frigor était aux noisettes et le nouveau chocolat Nestlé était aux amandes, je ne sais pas si ça existe encore, c'était absolument délicieux. Je me payais un café, une bonne petite pièce, (une pâtisserie) je lisais les journaux, j'achetais mon Pagor et je rentrais pour 22 hrs à mon home ou je passais une bonne nuit.

⁵

⁴ Je fais remarquer qu'à cette époque, soit en 1936, une jeune femme possédant un brevet fédéral d'institutrice travaillait de 8 hrs jusqu'à 20 hrs avec pour seul congé un Week-end sur deux et ne s'en plaignait pas. D.W

⁵ L'ancienne maison de Denezzy a l'honneur d'abriter le seul musée romand dédié à l'oeuvre d'un seul artiste. Construite en 1649 à l'emplacement de nombreuses parcelles médiévales d'origines diverses, cette belle demeure subit une importante transformation vers 1730, puis le remplacement de sa charpente en 1851, suite à un incendie. Le bâtiment reçut le nom de Grand-Air en 1928, lors de l'installation d'un institut de jeunes gens. Depuis bientôt un demi-siècle, il abrite les oeuvres du peintre moudonnois Eugène Burnand.

Revenons entre midi et 2hrs où je devais donc promener les gosses. Un jour qu'on se baladait les gosses me disent :

<M'zelle, on peut grimper aux arbres ?>

< Mais bien sûr, moi aussi j'aime grimper aux arbres.>

Si bien que j'ai grimpé aux arbres, j'adore ça et je les ai battu ; battu, mais non, pas tapé...

Non, non ! Je les ai vaincu, je suis montée plus haut qu'eux.

Tous les jours, vers les 14 hrs, je ne me rappelle plus très bien l'heure, il y avait un rapport agrafé dans les vestibules où toutes les critiques étaient faites par la direction.

Et puis il y en a un qui me dit :

< Mademoiselle Weber : Que c'est il passé ce jour là tous les enfants sont rentrés avec leurs habits complètement déchirés ?>

C'est vrai qu'ils étaient complètement déchirés. C'est qu'il faut dire que les habits c'étaient des gens qui les donnaient par charité, ils étaient usés jusqu'à la corde, ils n'ont pas pu être raccommodé ils étaient tout justes bon à en faire des torchons.

Naturellement les gosses ont dit :

< On a grimpé aux arbres !>.

<Comment, M'zelle Weber vous a permis ?

Et ils ont répondu :

<Oh mais elle nous a battu, elle est montée plus haut que nous !>

C'est là qu'ils m'ont dit :

<Mais enfin ! On vous envoie pour les surveiller mais pas pour leur montrer le mauvais exemple !>

J'ai dit :

<Mais écoutez rien de plus sain, qu'en toute innocence, qu'une grimpe aux arbres !>

Enfin bon, j'ai reçu une bonne engueulée et puis je me suis dit que je ne recommencerais plus.

Je n'avais qu'une chambre, j'allais me doucher tout en bas, où les gens se rendaient avant d'aller se coucher

On avait dans le corridor un de ces lavabo, complètement rouillé, comme il y avait dans les gares, il y a je ne sais pas combien d'années, je ne sais pas si vous voyez comment ils sont, en métal, même pas émaillé, rien du tout, c'est là que j'allais me laver les dents. Puis un jour dans une de ses mises au point ils m'ont dit :

< Alors c'est là que vous venez vous laver les dents ? Vous n'avez pas remarqué que vous laissiez tomber votre dentifrice sur le sol ? C'est dégoûtant. >

etc, etc...et ils en firent toute une histoire!

< J'ai dit non je ne m'en suis pas du tout aperçue >

Alors bon j'ai été enguirlandée puis je me suis dit que je ne ferais plus.

Non mais bon, tout ça m'était complètement égal.

J'ai dit que les employés ne faisaient pas plus de 15 jours et pour finir il n'y avait plus personne pour diriger la classe des grands. Alors j'ai dirigé cette classe ça faisait...ho ... la fin du degré intermédiaire et le degré supérieure et ils avaient pris une des couturières pour faire la classe des petits ainsi que pour la promenade entre midi et 2 hrs.

J'y suis restée passé 8 mois.

Une trentaine d'années plus tard j'ai rencontré une personne que j'avais connue là-bas et qui m'a dit :

< Tu te rends compte tu m'a fais mettre la larme à l'œil >

< J'ai dit : mais comment ça ! >

< Parce que je t'ai rencontré au bout de quelques mois et je t'ai dit : Tu es encore au Grand Air ? Et tu m'as répondu : « j'aime autant être autonome, gagner ma vie, aller faire mes Week-ends de temps en temps à Mollondin plutôt que de retourner chez mes parents où je ne ferais rien du tout ». >

Et voilà elle m'a dit tu m'as mis la larme à l'œil....

Mais je ne me trouvais pas malheureuse du tout.

A la fin juin 1937 j'étais allée en vacances à Zürich.

A Montreux il y avait un Monsieur Vuilloud, il était directeur des écoles et un Louis Villard qui était président de la commission scolaire. Ce dernier était très court de taille, c'était une véritable petite boule, il avait des espèces de membres, marrants, et à tout moment il soufflait et faisait : Hi an, hi han.....

Papillon léger était son surnom oui c'est ça, Papillon léger ! Il était marrant, vraiment marrant !

Louis Villard était un architecte très connu, il était l'artisan de tous les beaux hôtels de Montreux, y compris le Grand hôtel de Territet. C'était le père de Jean Villard Gilles, compositeur et humoriste suisse.⁶ Ce dernier avait un cabaret à Paris c'était chez Gilles et Julien et c'était avant qu'il soit avec Urfer. On était allé à Paris, Montmartre etc, et on a eu l'occasion d'aller l'écouter chanter dans un de ses cabarets. C'est plus tard qu'il y a eu Gilles et Urfer et Edith Piaf. J'étais vraiment fana d'eux, il y avait « le petit bonheur » et bien d'autres, il était vraiment mon idole. Ha ! Et c'est là que nous sommes entré dans la littérature (petit sourire en coin): lorsque Gilles parle de la « Bonne Sophie » dans ses mémoires c'est de la mère de mon mari qu'il fait allusion. La bonne Sophie avait, à l'âge de 14 ans, quitté son Oberland-bernois natal pour venir apprendre le français à Montreux, elle y est restée et c'est marié avec un Monsieur Lorenz, mon beau-père.

Reprenons : en 1937 la commune de Montreux n'ayant plus assez d'argent, c'est alors un ami de mes parents qui est devenu président de la commission scolaire il s'appelait Vouga,... Ah oui ! Paul Vouga !

Il était abstinent et président de la Croix-bleue.

Santé Paul !

[Tous en chœur...« Santé Paul »]

Il était un peu farfelu ; employé à la poste, et c'est pour ça qu'on a pu lire dans un journal satirique « il y a, à la poste, un certain hurluberlu, assez comique, qui se prend pour un homme de lettre » ou quelque chose comme ça, c'était assez amusant.

⁶ « Je crois avoir rempli honnêtement mon contrat avec le destin en allant jusqu'au bout de moi-même dans le petit domaine dont il m'avait confié le soin.» – Gilles.

Mais en attendant, il aimait bien ma maman et comme on habitait Zürich on s'était alors rendu chez lui à Montreux et ensuite il me présenta aux membres de la commission scolaire.

C'est donc grâce à ce Paul Vouga, ...

Re Santé Paul

Que j'ai été nommée à Brent, pour mon grand bonheur

Oh mais alors, le collège de Brent ! Plus heureuse que ça ! Ce n'était pas possible.



Collège de Brent,
Souvenirs des élèves de ma classe.

C'est en septembre 1937 que je suis arrivée à Brent
J'avais 28 élèves nés entre 1928 et 1932.

Mon appartement était à l'étage inférieur au-dessus de la grande salle de gym. [C'est à la salle de gym que j'allais me doucher]. Comme je n'avais pas trop de temps pour faire de la popote j'allais 3 ou 4 fois par semaine dîner chez les Henry ; c'était des gens absolument merveilleux. Il y avait également un agent de police retraité, il s'appelait Besson et mangeait avec nous ; il était complètement amoureux de Soeurette la plus jeune des filles Henry, il était complètement à ses pieds comme un petit toutou. Il y avait également avec nous un Monsieur Sigrist de la pisciculture, il était très gentil, bien élevé ; on s'entendait tous vraiment très bien.

Parfois, lorsque je ne me rendais pas chez les Henry, je demandais à une petite fille d'aller tourner ma soupe. Et savez-vous qui était-elle ? Elle s'appelait « Denise ». Elle m'avait rapporté que sa maman lui avait dit :
<Tu fais ça pour ta maîtresse mais tu ne le ferais pas pour moi !!!> ⁷

Deux élèves, Richard et Pierre Vincent, allaient détacher Bobby, mon chien, en prenant soin de ne pas être vu et une fois en classe ils me disaient :

<Heu ! M'zelle ! Votre chien est détaché.>

Je les invitais alors à aller le rattraper mais au lieu de ça ils lui faisaient peur et ils l'éloignaient plus encore. Les deux garçons avaient réussi leur coup, ils avaient gagné une heure d'étude.

Jacky Maeder a été pour moi la perception de ce qu'était un « œil-verron » c'est-à-dire : deux yeux qui n'étaient pas de la même couleur. L'un était clair et rayonnait et l'autre était beaucoup plus terne et foncé. C'était un très beau garçon, il avait une magnifique chevelure toute frisée et ses cheveux étaient d'un brun foncé doré.

Aline, la sœur de Richard, avait elle aussi de beaux yeux, bleus, immenses et lorsque je haussais un peu la voix, elle pleurait, alors je n'osais plus rien lui dire tant elle me faisait de peine.

⁷ Je confirme ! Denise...

Lors de la montée du bétail à Villars, Pierre Vincent se levait avant l'aube et lorsqu'il arrivait à l'école, parfois un peu en retard, il racontait qu'il avait dû aller avec les grands retenir les vaches qui voulaient s'évader et à l'aide d'un grand fouet avait dû les remettre dans le troupeau.

J'étais en admiration devant ce petit bonhomme, pas plus haut que trois pommes, mais qui avait l'air si fier d'avoir accompli un travail de la plus grande importance et qui, malgré les 3 heures qu'il avait rodé dans la forêt et la campagne arrivait à l'école en pleine forme.

Par la suite je l'ai perdu un peu de vue mais j'ai su qu'il avait épousé une très gentille fille, mignonne comme tout, une dénommée Marianne et qu'il était resté fidèle à son village



Ah ! J'allais oublier ...J'avais un préféré ; c'était mon chouchou, il s'appelait, Jean, les enfants le surnommaient « Gugu ». Il était sage, il ne disait pas un mot, ne comprenait rien de rien, je me demandais bien ce que ce pauvre garçon allait devenir. Je l'aimais bien, il n'aurait pas fait de mal à une mouche car il était toujours entrain de dormir sur son cahier. J'ai su par la suite qu'il est devenu un honnête balayeur.

Un soir j'étais allée au Presbytère de Saint Vincent à Montreux et Alfred Jaermann, l'ami de ma maman passant par là me présenta à un certain Robert Lorenz. Cet homme était peu démonstratif, timide avec les femmes car il avait l'habitude d'être qu'avec des hommes, alors je n'en fis pas cas.

Deux jours après, je rentrais de Clarens à pieds bien entendu, c'était en février, j'étais allée à une revue à Lausanne avec mes copines et je trouve dans ma boîte une lettre signée « Robert Lorenz », il m'écrivait :

« Cheftaine des éclaireuses c'est une très jolie occupation pour une jeune fille » enfin quelque chose comme ça, etc, etc.

Ho là j'étais furax, je me dis qu'est ce qu'il croit celui là. Je prends la lettre, je la déchire en deux, je la mets à la poubelle car je ne voulais surtout pas avoir quoique ce soit à faire avec lui et je n'ai pas répondu.

Quelques jours plus tard un bel homme se présenta à ma porte, un dénommé Edouard Krähenbühl, il avait été au culte à Brent et il était venu chez moi pour m'arranger un rendez-vous chez Robert Lorenz l'après midi même.

Alors là j'ai appris que Robert avait mobilisé des jeunes scouts durant la mob et qu'ils avaient été très actifs pour aider l'armée et ailleurs. Alors je me suis dite qu'il y avait là peut être une mission.

J'ai pensé que je pouvais moi aussi faire quelque chose pour mon pays alors j'ai téléphoné et je me suis proposée.

Avec lui il n'y avait jamais de problème, il ne faisait aucune différence entre hommes et femmes.

C'est alors que j'ai connu Robert, nous nous sommes marié et j'ai quitté Brent le 27.12.1940.

Les Auberges de jeunesse.

Emile Jatton était fils d'un instituteur à Baugy, il avait 4 enfants et c'était le meilleur ami de mon mari.

Il lui dit un jour, écoute : on vient de me donner la direction de l'école professionnelle qui accueille un jour par semaine les apprentis de tout le canton pour des cours théoriques.

Et Jatton ajouta :



Je ne peux absolument pas remettre sur pied cette école professionnelle, c'est un immense bâtiment sous le Pont Bessières à Lausanne, pour cela je ne peux plus m'occuper des Auberges de Jeunesse ; alors il faut que tu les reprennes à ma place !

Alors Robert a dit : d'accord je veux bien reprendre les Auberges de jeunesse de tout le canton.

Cela consistait surtout à recevoir de la correspondance parce qu'il n'y avait pas

beaucoup de déplacements.

Il a reçu, entre autre, une revue du midi de la France, d'Apt dans le Lubéron, cette revue était écrite par un dénommé François Morénas qui avait créé avec tous les gens qui avait désertés pendant le repli des Allemands une Auberge de Jeunesse qui s'appelait « Regain ».⁸

⁸ *François Morénas, patron de l'auberge de jeunesse de Regain à Saignon, François Morénas est aussi célèbre pour son festival annuel des films classiques. 1914 - 2006*
18 octobre 2006. Note introductive : François Morenas et son épouse Claude ont ouvert il y a bien longtemps une auberge de jeunesse à Regain, près de Saignon dans le Luberon. Ils ont commencé à défricher et baliser les premiers sentiers de randonnée dans cette région il y a plus de 50 ans, étant tombés amoureux de pays. Ils ont édité de magnifiques guides de randonnées, peu diffusés en dehors du Vaucluse, sur le Luberon, les Monts de Vaucluse, le Mont Ventoux et le Colorado Provençal à Rustrel. Douce Marie et moi avons découvert sur les conseils d'amis [voir les remerciements en fin de note] ces guides voilà plus de 7 ans. Et chaque année, on fait un séjour plus ou moins prolongé [de 2 jours à 3 semaines] dans ce coin de paradis qu'est le Luberon des chemins de traverse.

http://huuan.blog.lemonde.fr/2006/10/18/2006_10_luberon_en_deui/

En 1955 ça avait été une année terrible.

Le printemps 56, je venais de perdre mon père et j'avais été pour un premier Jamboree qui avait lieu en Norvège. Du moment qu'enfant j'avais été éclaireuse, même cheftaine des louveteaux alors là on s'était dit, Robert et moi, pourquoi n'irions nous pas à ce « Regain ». François Morénas venait d'épouser une belge je crois, (ou parisienne je ne sais plus,) elle faisait de la peinture. Le couple le plus saugrenu désassorti que je n'ai jamais vu de mon existence, mais enfin bon, l'amour c'est l'amour.



Suscinio



Pointe du Raz

La Bretagne.

Nous avons déjà visité la Bretagne une première fois, seul : Brest, l'Île de Ré, etc, mais en 56 on avait voulu faire un tour jusqu'à la Pointe du Raz. Emile Jatou était alors avec nous « il était de 1907 », donc un peu plus âgé que Robert et moi, il avait 49 ans, c'était un petit type, tout rondouillard, des petits bras courts et des gros doigts : il se « grimpillonnait » sur cette pointe du Raz, dans des rochers pas possible, qu'il risquait de tomber dans la mer. Je le vois toujours grimper comme un hanneton sur cette Pointe du Raz.

La première étape que l'on avait fait en allant contre la Bretagne c'était dans l'extrême ouest de la France à « Suscinio »⁹. C'était un vieux château abandonné, complètement désert, dans une lande, on avait dressé notre petite tente, c'était baigné, c'était superbe !

Je garde un souvenir de Suscinio, comme un endroit unique au monde ; on pouvait s'imaginer là pleins d'histoires du moyen âge.

Je ne sais pas ce que cet endroit est devenu, peut être même un endroit plein d'hôtels ?

Oh ce Suscinio ! C'était « comme dans un lieu de rêves »

⁹ Impressionnante forteresse bâtie et remaniée aux XIII^e et XV^e siècles au bord de l'océan, le château de Suscinio fut une des résidences favorites des ducs de Bretagne. Passé à la couronne de France en 1520, le château tomba peu à peu en ruine et, vendu comme bien national à la Révolution, servit alors de carrière de pierres. Le conseil général du Morbihan, propriétaire depuis 1965, y a entrepris d'importants travaux de restauration avec l'aide de l'état et de la région. Aujourd'hui sont conservées sept tours et leurs courtines des XIII^e et XIV^e siècles. De plus le château abrite un musée de l'histoire de la Bretagne et du Morbihan. Sont présentés notamment de très riches carrelages médiévaux découverts en bordure de la douve.

La commune de Sarzeau permet d'être à proximité de nombreux sites dans la presqu'île elle-même (les plages de Landrezac et Penvins, Arzon, Port-Crouesty, le Château de Suscinio ...) ainsi que de lieux proches : les îles atlantiques (Belle-Ile-en-Mer, Houat, Hoëdic ...) ou du Golfe (l'Île-aux-Moines, Arz), Vannes (le Port, l'Aquarium, les remparts ...), Carnac (les Menhirs), Quiberon

L'exposition nationale

Tous les 25 ans pendant 6 mois d'été, la capitale d'un canton suisse présente ses richesses et ses particularités ainsi que celles de ce canton, à toute la Suisse.

En cette année 1939, l'évènement a lieu à Zürich ville où vivent mes parents et je me réjouis de prendre une carte permanente pour y conduire tous les amis qui viendront de Suisse romande.

Soudain l'annonce du journal : pour 30.-frs nous pouvons faire le trajet en avion. Pas la plus petite hésitation !

L'aventure commence à Lausanne sur St-François. On prend son billet dans une petite agence, un petit bus nous conduit sur la prairie de la Blécherette.

Le petit avion, 12 places, est posé sur l'herbe. Quelques hommes d'affaires vont s'asseoir et se plongent dans leur journal.

Deux étudiants vont frapper à la cabine du pilote, celui-ci, à peine plus âgé qu'eux ouvre la porte en souriant : Les jeunes gens demandent la permission de rester près de la cabine et je l'obtiens moi aussi. La cabine est fermée entièrement avec du plexiglas, même le sol, on voit nos pieds par terre.

Nous démarrons en survolant le bois de Sauvabelin avec l'impression d'effleurer la pointe des sapins et l'avion se dirige en direction de l'Emmenthal. Au-dessous de nous la terre : les foins, paysans et paysannes ramassent avec soins les derniers brins secs qui iront remplir les granges, jusqu'aux tuiles, pour nourrir le bétail jusqu'à juin prochain. Dans les villages c'est autour des bassins que ces femmes s'affairent. Elles ont allumé de petites chaudières pour cuire le linge qu'elles rinceront dans les grands bassins où vient boire le bétail et iront l'étendre autour des fermes.

Les moissons sont encore toutes vertes. Soudain le décor change complètement. C'est le début de ce qui deviendra la Zone industrielle, dépôts, hangars, pylônes, routes ponts, gares, jusqu'à l'arrivée sur le Dubendorf à côté du nouvel aérodrome militaire. On retrouve le petit bus qui nous fera longer l'immense quai de Zürich pour nous déposer à la très animée Bahnhofplatze.

Je vais prendre mon tram 3, nous traversons la bahnhofstrasse centre commercial, il y a là une succursale du Montreux-Knitting et le tram prend la rive droite du lac.

Je marche 500 mètres, à la maison : personne ! Notre propriétaire est un vaudois de Bex qui fait la création et l'entretien de jardins.

Je téléphone à mon père qui se met à rire ...

<Ta maman ne va pas tarder, elle était tellement sûre que tu n'oserais jamais tenir en avion qu'elle est allée te chercher à la gare.

Il est vrai que si l'avion n'avait pas été fermé je pense bien que je n'y serais pas montée.

1939 – 2007.



Le C.440 Goéland : Le Dakota à la française.

Apparu en 1935, le Goéland fut l'un des avions commerciaux les plus répandus et le plus réussis de l'entre-deux-guerres. Ce bimoteur de transport léger, dont la carrière dura plus de 20 ans, marqua la seconde moitié des années 30 dans le domaine de la modernité en rompant définitivement avec la technologie héritée de 14 – 18. Le prototype désigné C.440 sort des ateliers en janvier 1935 et effectue son premier vol en mars de la même année

La fête des narcisses

C'était en 1923, j'avais 7 ans, j'étais toute minuscule et le boucher de ma maman lui avait demandé si elle voulait me permettre de représenter une petite mésange pour le char de la confrérie des bouchers. J'étais avec ma meilleure copine, Elisabeth, et encore avec une adorable petite chochette, qui avait une année de moins et, au bout d'un immense tronc, il avait mis une espèce de carcasse, on avait des ailes, ensuite ils nous prenaient sous le bras comme un papillon et nous posait dans ce nid.



Les souvenirs de Yolande Lorenz ont été enregistré et mis en pages par
Lucie et Denise.
Novembre 2007



Notre première rencontre. Chailly 2 octobre 2002.





A l'épicerie le 26 septembre 2007





Chez Pierre Vincent





A Chailly le 20 octobre 2004





Rencontre du 20 octobre 2004 à Chailly
Premier rang : Notre maîtresse, Lucie, Denise, Zizi, Liliane, Pierre-Vincent et Jules
Rang arrière : Albert, Nelly, Wilfred, Jean-Jacques, Denis, Richard et Max..

Jacky Maeder



1929 – 2006. C'est en 2002 que Jacky nous écrit de Suède. Denise, il me semble te reconnaître sur la photo de l'école, mais avec le temps on mélange un peu. Je me souviens d'une Denise Martin je croyais que c'était la fille de l'épicier de Brent, elle devait avoir une petite sœur. Un autre qui n'a pas

beaucoup changé, Pierre Vincent Cochard. Il était plus jeune que nous. Quand on voulait rigoler on lui demandait de nous dire son nom ! Et il répondait par cette phrase : « Pierre Vincent Cochard, commune du Châtelard ».

Sur la photo je reconnais une fille Henry, Julie Monnet, et en fin de ligne Pierre-Vincent, Etienne Breidenbach, Georges Laüffer, Louis Monnod, Jean.Jacques, dénommé « ficelle » Jean-Depallens (Gu-gu) Panchaud, Bertholet. La dernière rangée Jean-Pierre Laüffer. Le dernier doit être un Mury. Notre première maîtresse s'appelait Borgeaud 36-37, de 37 à 41 Mademoiselle Webe ensuite Zbinden à Chailly entre temps un nommé Favre qui jouait du violon entre temps Malherbe qui habitait sur la colline et qui était aussi à l'école du dimanche de Brent.

Brent : cela nous reste encore beaucoup à cœur. Penché sur mon cahier d'écriture je regardais la neige tomber sur les tilleuls de la cour formant



Devant la maison

des petits chapeaux sur les têtes taillées des branches. De temps à autre venait un docteur boiteux ,,,, et brusque faire son inspection. La tête rasée il nous escortait à ouvrir la bouche, tirait sur les oreilles, examinait si nous avions des puces et soufflait sur le rebord de la fenêtre pour examiner s'il y avait de la poussière.

Louis Monod, Georges et moi nous étions bien lié pour faire des crasses un peu partout,

de vrai voyous.

La foire de Brent était une vraie fête pour moi. Nous ne manquions pas, Louis Monod et Georges Laüffer, de faire quelques tracasseries, nous nous étions mis d'accord pour basculer l'échafaudage d'un vendeur de biscômes. Résultat, la marchandise atterrit sur le trottoir et avec empressement nous nous propositions de donner un coup de main pour le ramassage et, bien entendu, d'en enfile un dans notre poche.

En ce temps là nous avons des pistolets à bouchons comme munition. A la place des bouchons nous mettions des pétards. A l'occasion de la foire nous placions les pétards sur la voie du CCB (Tram, ou « traclait », qui reliait Clarens à Chailly et à Blonay). Je vous laisse imaginer le résultat, un « chambard » à vous casser les oreilles.



La maison n'existe plus

Brent ce n'était pas mon village, mais j'y avais quand même quelques connaissances. Mme Dufour la femme du facteur avec qui l'on se trouvait en famille pendant l'hiver pour une partie de Halma. Elle nous invitait avec du lapin et pommes purée et comme dessert c'était des meringues à la crème fouettée. Ils habitaient au-dessus de la boulangerie au bas du sentier de la scierie, il y avait un

pressoir à huile, ou hydraulique pour les noix. Cela nous arrivait d'aller couper avec une hache un morceau de nyon qu'on rongeait pendant l'heure d'école et qui nous donnait des aphtes plein la bouche. Au haut du village il y avait un radio réparateur où on allait parfois lui confier notre appareil pour pouvoir suivre le mercredi soir l'oncle Henry avec « Le secret de la porte de feu ! » Ou la pièce de théâtre du jeudi avec Picoche. Parfois quand le lait nous manquait il fallait aller à la laiterie du village où tous les petits paysans des environs allaient couler. Mais les plus fortes impressions de ma jeunesse reste quand même à Planchamp où je suis né un froid matin d'hiver dans une écuve en faïence.¹⁰

Notre maison était située entre deux villages « Planchamp dessus et Planchamp dessous, la ligne du MOB séparait les deux et il y avait un arrêt facultatif. Hélas ! La maison n'existe plus, elle a dû céder sa place à l'auto route.

Au village du dessus il y avait une famille de vannier, les Graffes qui s'embarquaient tous les printemps avec leur roulotte attelée par 2 fiers chevaux pour se rendre dans le canton de Fribourg écouler leur marchandise.

Au village même nous avions une porcherie, le vigneron du château « Monnet » « Michel » un tonnelier « Burdet » un chapentier « Fatelais » et les Desplans avec leur fille Denise ainsi que les « Saugis », Alfred et Adrien. On ne frayait ainsi dire avec personne. L'épicier de Tavel venait

¹⁰ Denise et Louis étaient nés le même jour et, seulement deux jours avant la naissance de Jacky. Madame Cochard, la sage-femme, habitant Fontanivent n'avait sans doute pas pu assister cette 3^{ème} maman en temps voulu. S'occuper de 3 accouchées, habitant chacune à quelques kilomètres les unes des autres, et par le froid matin d'hiver de janvier 1929 que l'on sait, et dans le même temps, était mission impossible. Car bien entendu la sage-femme se déplaçait à pieds.

prendre une fois par semaine sa commande qu'il livrait à domicile avec un cornet de « caramelles » aux framboises.

Le pain venait de la même manière par différents boulangers entre autre un « Bengeli » de Chailly. Le laitier M. Bonjour venait chaque matin remplir nos pots à lait sur la table de la cuisine. De quoi constater que la concurrence était bien établie en ce temps là. En plus de cela venait le pêcheur de Clarens avec des filets de perches, le ferblantier de Chailly, etc etc.

Je frayais la plus part du temps avec Lucien Cochard de Planchamp dessus. J'adorais aller avec lui à l'herbe, gauler des noix, vendanger, à l'alpage de Saumon, ramasser les châtaignes à la Foges.

Que de beaux souvenirs d'enfance il me reste malgré le dur travail que nous attribuaient nos parents. Mais assez barjaqué. Mille mercis pour les photographies et le récit de ton voyage avec ton père. Cette fois je n'avais pas mis des cailloux sur les voix du MOB.

Chaleureusement Jacques.





Liliane Muckle - Teufel



Mon enfance a Brent et en Allemagne. J'ai commencé l'école enfantine à Chailly, car je pense qu'il n'y en avait pas à Brent. Ensuite j'ai commencé ma première, 2e et 3e avec notre chère maîtresse que j'aimais beaucoup et qui m'a appris beaucoup. La première chose que nous faisons le matin c'était le solfège et des fois nous descendions chanter dans son salon et elle jouait la mélodie au piano. C'était superbe.

J'aimais aussi beaucoup le dessin. Le mercredi après midi, elle nous faisait apporter un rameau de cerise, pomme ou une fleur pour dessiner. Que de beaux souvenirs. J'allais des fois cueillir un bouquet de fleurs dans un pré. J'allais lui apporter et elle me donnait toujours un bonbon qui était bien sacré pour moi car il était bien rare durant l'année. Aux examens mon grand-père me donnait 20 centimes pour en acheter car on avait le droit d'en manger pendant les examens.

Je me rappelle une fois nous étions punis après l'école. Il fallait écrire une phrase 100 fois. Pendant que la maîtresse était descendue commencer son souper, les garçons, Laüfer et Neuenschwander nous avaient portés et tous sorti par les fenêtres. Le lendemain nous étions punis à nouveau.

Papa était toujours au chômage vu que nous étions Allemand. Maman travaillait comme blanchisseuse/repasseuse à la clinique de Corneau pendant 4 ans. Nous faisons nos commissions chez Mr Henry. Papa m'envoyait acheter une soupe aux pois Knorr ¹¹ qui était en forme de saucisson et était pendu avec une petite corde.

Malheureusement, la guerre s'est déclarée. Papa a été appelé pour le service militaire en Allemagne et vu que nous étions « des sales bôches », nous sommes tous partis en Allemagne. J'ai recommencé l'école à zéro

¹¹ En 1912, Knorr lança les cubes de consommé et, en 1920, les concentrés de soupes emballés en forme de saucisses. Après la Première Guerre mondiale, on posa les bases d'une fabrication indépendante et la filiale suisse SA des Produits alimentaires Knorr fut inaugurée en 1922. Au lendemain de la Deuxième Guerre, Knorr connut un essor considérable en raison des nouveaux modes de vie.

pour apprendre l'allemand, l'alphabète était différente. Plus tard avec les bombardements il n'y avait plus d'école.

Cela nous a fait beaucoup de peines de partir surtout que nous n'étions pas plus allemand que bien d'autres. Maman née à Brent au café du Cheval Blanc qui appartenait à mon grand-père Ami Mury (qui a tout



perdu pendant la guerre 14-18), Papa est né à Lausanne, André, Maryse et moi à Pully.

D'André j'ai plusieurs souvenirs mais de l'école, pas beaucoup vu qu'il était 1½ an plus vieux que moi et que nous étions dans la misère, une de mes tantes qui n'avait pas d'enfant l'a pris chez elle à Corsier s/Vevey. Il a fait son école la bas je crois pendant 2 ans. A l'école de Brent c'était avant moi. Il venait toutes les fins de semaines avec ma tante et mon oncle et il était chez nous pour les vacances d'école et les fêtes etc.

Quand je pense, on faisait toutes sortes de folie ne voyant pas le danger quand j'y pense on aurait pu

s'assommer. On sautait dans la sciure sous la scierie, les machines étaient en fonction et tous ces morceaux de bois pointus. Quand on se faisait prendre, on avait une punition et une claque ah ah ah. Le monsieur nous chassait et disait ces charognes de gamins. Nous étions plusieurs et pas des anges non plus. C'était la aussi qu'un câble a cassé et qu'un billot m'a écrasé contre la maison de mon grand-père et j'avais une jambe cassée. J'avais 4 ans. C'est Mr. Henri, mon grand-père et maman qui m'ont descendu en auto à Montreux à l'hôpital. Mr. Henri était le seul au village qui avait une auto.

Lucie prenait des cours de piano et papa avait reçu un vieux piano en faisant un déménagement. On l'avait fait accorder et elle venait me montrer à jouer. On jouait beaucoup ensemble avec soeurette. Je ne sais pas si elle se rappelle.

J'aimais bien aller à l'école du dimanche avec André à la chapelle. J'aimais beaucoup l'orgue.

Une fois André m'a dit on va traverser le pont à l'extérieur, toi d'un bout et moi de l'autre. Je lui ai crié, j'ai le vertige, alors il m'a dit retourne on avait fait environ 8 mètres. Si on nous avait vu, on aurait sûrement eu une volée. Je n'ose pas y penser.

Nous allions aussi ramasser des escargots dans les vignes. Après la pluie il y en avait beaucoup. Il y avait un monsieur qui les pesait. Je pense qu'il les donnait aux cochons.

J'allais souvent chez Zizi jouer à la poupée et Denise était avec nous. Je vois encore sa maman. Zizi avait une robe brune fleurie avec ses belles tresses. C'est drôle comme on se rappelle des choses. Dans la cuisine il y avait une pompe pour l'eau.

On ne manquait jamais un mariage. J'avais une robe rose avec des grosses poches que je mettais pour cette occasion. Elle n'était pas souvent pleine car on se faisait piétiner par les grands mais on était bien contente de voir pleuvoir les bonbons par les fenêtres de l'autocar.

Le premier Août était très beau. Tous les enfants, nous faisons le cortège avec nos flambeaux jusqu'à l'hôtel de Blonay. La foire de Brent était aussi un bel évènement. Maman nous achetait un biscôme que l'on disait avec une image collée dessus et on se faufilait au 2e étage du café de l'Union pour regarder danser et écouter la musique. L'été on allait à Orgeveaux dans le chalet de mon grand-père. On couchait les enfants sur le foin à la grange. Il y avait des fois des chauves souris et nous avions bien peur. Les plus grands les chassait dehors.

Le dimanche matin, des fois mon grand-père m'amenait au café du pont chez Maxi boire un sirop. Que de beaux souvenirs qui restent gravés dans nos coeurs.

En 1939, arrivé en Allemagne tout allait assez bien excepté que nous ne parlions pas l'allemand. Avec le temps, on l'a appris. La vie était assez bien mais ça s'est détérioré rapidement.

Les bombardements presque tous les jours dans le pays. A commencé la routine de la course aux abris souterrains. Les classes d'école avaient lieu dans la cave de l'école, très souvent interrompues par les bombardements et graduellement les classes d'école ont été discontinuées. Le bruit des avions et les sirènes faisait partie de notre vie. Nous dormions tout habillé car le bruit des avions et sirènes étaient notre signal de courir au souterrain de l'école car la cave était plus solide. La distance à courir était environ 300 mètres. Nous étions environ 200 personnes qui allaient là. En dernier on couchait là par terre. Je me rappelle, une fois je me lavais les pieds, je n'ai pas eu le temps de laver les

deux, le deuxième a été lavé 2 semaines plus tard, car nous étions toujours sur le qui-vive.

La ville était de plus en plus en ruine et nous vivions continuellement dans les abris. Le plus gros bombardement a été le 4 décembre 1944 ou nous avons tout perdu. Tout ce qui nous restait, nous l'avions sur le dos. Nous sommes sorti de sous les ruines, l'école en feu est détruite, pas d'électricité, pas d'eau. C'était l'enfer. Nous avons fuit dans la forêt car les avions descendaient très bas et fusillaient tout ce qui bougeait.

Nous avons marché 10 jours sans savoir où nous allions. Nous sommes arrivés à une place où il y avait quelqu'un qui nous a ramassés avec un camion, et debout comme des sardines nous ont amenés dans un village. Le maire plaçait chaque personne dans une famille, qu'il le veuille ou non. Vu que Maryse était malade, elle a été placée avec maman, moi dans une autre famille et André aussi. Nous étions séparés, mais au moins nous n'avions plus peur. Nous sommes restés 6 mois à travailler sur les fermes.

Enfin la guerre a fini. Ensuite nous sommes retournés dans la ville où nous étions auparavant, il n'y avait aucun appartement, détruit et pas de matériaux pour réparer. Pendant ce temps mon père n'était toujours pas revenu. Nous savions qu'il était prisonnier en Russie mais lui ne savait où nous étions et si mort ou vivant. Nous devions nous enregistrer à un poste de police spécialement pour cela afin que les militaires retournant puissent retrouver leur famille.

Nous avons finalement trouvé une baraque que les américains avaient abandonnée. Nous étions 6 familles là dedans. Le toit coulait, pas de fenêtre, du carton seulement. Nous allions aux toilettes avec un vieux parapluie. Quand il pleuvait, maman disait levez vous il pleut. On prenait les matelas et on les appuyait contre le mur. On poussait la table dans un coin et on s'assoyait dessus. Papa est finalement revenu plusieurs mois plus tard et nous a retrouvés. Nous ne l'avions pas vu depuis environ 2 ans. C'était une fête de se retrouver tous vivants. C'était comme un miracle.

Graduellement, on recevait un coupon pour avoir un petit carreau de vitre et on voyait un peu plus clair. Le toit a été recouvert 7 mois plus tard. Nous avons demeuré là 18 ans (moi 10 ans).

Après nous recevions des coupons de rations. On se mettait en ligne à 5h00 le matin devant une boulangerie qu'il avait réparée et on avait droit à un morceau de pain par personne, mais souvent quand ton tour arrivait, il ne restait plus de pain.

Il y avait une ligne de train qui restait. Le train partait à 5h00 le dimanche matin et revenait à 11h00 le soir. André et moi allions mendier dans les villages en campagne. On marchait plusieurs kilomètres et reprenions le train dans une autre station, ce que nous récoltions, maman le divisait pour chaque jour de la semaine. Et on repartait le dimanche suivant. On a déjà planté 3 pommes de terre et 2 jours plus tard, on est allé les chercher pour pouvoir manger. Ça a duré assez longtemps. André se faufilait dans le train et me tirait par la fenêtre, j'avais des fois pas assez de place pour poser mon 2^e pied car tout le monde de la ville prenait ce train pour aller mendier.

Malgré tout cela la Suisse restera toujours mes racines et j'aime toujours bien y retourner et surtout de retrouver tous mes camarades d'école et notre chère maîtresse qui est encore parmi nous.
Merci à vous tous et Denise et Richard de m'avoir retrouvée au Canada (Formidable).
Septembre 2007 Liliane



**Madame Teufel-Mury en Allemagne avec :
Maryse, à gauche, et,
André et Liliane tous deux élèves à Brent.**



Lucie Resplendino-Henry

L'épicerie.



C'est en 1929 – 30 que mes parents, Lucie et Marcel Henry-Brulhart sont venus s'installer à Brent et ont repris l'épicerie tenue par Madame Chevalley qui avait suivi son mari, ex-employé de la Banque Populaire de Montreux, à Lausanne.

Je suis née en 1931 et ma sœur en 1932. Nous avons passé nos premières années en Borgeaux, cocolées par grand-papa Besson, agent de police à la retraite, et grand-maman Monod, sa sœur, qui tenait le ménage ; c'était notre babysetter pendant que Papa allait chercher la marchandise pour le magasin ou livrer les clients et que Maman s'occupait du magasin.

Mes parents étaient occupés à l'épicerie de 07 :00 à 19 :00, du lundi au samedi, sans congés hebdomadaires ; alors, comme tous les enfants de cette époque, une fois les leçons terminées nous étions occupés d'une manière utile à aider nos parents, avant de recevoir l'autorisation d'aller jouer dehors. Comme il n'y avait pas de voiture, car c'était la guerre, la rue était à nous !

A l'épicerie on trouvait de tout.

On y trouvait des crayons, des gommes, de la laine pour tricoter des chaussettes, des « blaquets » pour renforcer les pointes et les talons de chaussures, tout cela, en passant par des clous, jusqu'au fil à repriser, aux macaroni et au sel.

Le sel étant fournit par l'Etat de Vaud son prix était fixé à 50 cts le kilo, le commerçant n'avait droit à aucun bénéfice. C'est pour cette raison que le client venait chercher son sel muni de son propre cornet. Le sel étant dans un bac en pierre : peser le sel demandait beaucoup d'attention car il ne fallait pas en laisser tomber à côté, aussi chaque gramme de sel gaspillé était une perte. D'ailleurs la puisette à sel devait elle aussi être soigneusement frottée après usage afin de récupérer le sel qui s'y était collé.

Bien en vue sur la banque, on voyait des bocaux de caramels – aujourd'hui on dit « bonbons » - des soupes et des cubes Maggi, ainsi que des « saucisses Knorr » suspendues à un tourniquet.

On y voyait des boîtes de « petit fromage » : le fromage à la coupe était dans une sorte de casier à couvercle vitré. C'était du Gruyère, peut être quelques tommes, en été. Un point c'est tout ! Le beurre et les plaques de graisse étaient à l'abri, dans le frigo tout comme les cervelas.

Pour le samedi Papa préparait des tresses, des « navettes » (petits pains sucrés) du taillé aux greubons sucrés et pour cela il se levait bien avant l'aube.

Papa n'aimait pas servir les dames qui désiraient des boutons, ou du fil à coudre, toute sorte de petite mercerie. Je l'entends encore appeler son épouse, dans l'escalier conduisant à l'appartement. Et c'était le contraire, quand un homme avait besoin de clous ou de vis, par exemple « du 30/10 !

Durant la guerre les miches de pain devait être vendues rassises par ce qu'elles contenaient de la farine de pommes de terre qui faisait des fils, lorsqu'il on le consommait frais et cela grâce à l'initiative de Monsieur Wahlen et de son plan.¹

La marchandise était commandée au représentant de chaque marque, qui passait régulièrement, d'où un sympathique contact humain.

La livraison se faisait par train jusqu'à Fontanivent, puis par le CCB, ou à pied par le chef de gare – M Simon Krummacher – au moyen d'une carriole. Puis ce fut par camion USEGO.

Le beurre, éventuellement la crème en vrac, les cervelas Suter, on allait les chercher en vélo à Montreux.

Les produits alimentaires, tel que le sucre, la farine, la semoule, la polenta étaient livrés en vrac, généralement en sacs de 50 kilos. Peser et mettre en cornets d'une livre ou d'un kilo était de la compétence des jeunes. Je me souviens avoir eu beaucoup de peine à faire une jolie fermeture de cornet, c'était tout un art et Papa tenait à ce que l'ouvrage soit bien fait. Il suffisait d'un rien pour qu'un faux pli n'intervienne et alors il devenait inutile de vouloir le corriger : la fermeture ne pouvait pas être parfaite.

J'aimais bien m'occuper des flocons d'avoine car j'en piquais une pincée par ci par là et cela me plaisait bien en manger.

La graisse et l'huile se détaillaient comme le sucre et la farine. Il était courant de vendre 1 ou 2 dl d'huile, 100 ou 150 grammes de graisse et comme pour le sel, le client venait avec son bol ou sa bouteille ; récipients qui n'étaient pas toujours lavés. De nos jours on crierait au manque d'hygiène.



En 1939 ce fut la rentrée à l'école avec Mademoiselle Yolande Weber notre institutrice mais aussi le début de la guerre.

Cette année là, nos autorités avaient imaginés des « cartes alimentaires ». Ces cartes étaient composées de petits coupons détachables de 50 grammes de sucre, de riz, de farine, de graisse ou de chocolat et

bien d'autres choses importées de l'étranger au compte-goutte.

Ces petits coupons n'étaient pas plus grand qu'un centimètre, ils étaient collés ensuite sur de grandes feuilles que l'on allait échanger à « l'office communal des denrées alimentaires à Montreux contre des « gros consommateurs » c'est ce qu'exigeaient les fournisseurs

Les après-midi de congé étaient consacrés à ce travail fastidieux.

Heureusement nos cousins Jolliet de Montreux, alors étudiants, venaient à notre aide et tout en racontant des histoires rigolotes se faisaient un peu d'argent de poche.

Pendant le temps que Papa était mobilisé à St.Gingolph, très souvent dans l'inaction, simplement en état de veille, gardant la frontière, se rongant les sangs en pensant à son épouse qui, assumant seule tout le travail, faisant des prodiges d'imagination, pour gérer le magasin et la famille.

Il en était de même avec les femmes d'agriculteurs qui assuraient les travaux de la ferme avec comme seul appui leurs jeunes enfants ou les grands parents.

Avec d'autres femmes du village, la maman de Zizi entre autre, Maman s'était inscrite à la société des samaritaines de Chernex. Je me souviens qu'elles récoltaient des vêtements pour envoyer en Ethiopie.¹²

Il faut avouer que nous, les enfants, nous n'avons pas eu trop à souffrir de ce temps de guerre.

A la campagne nous avons des jardins potagers, donc des légumes, plusieurs familles élevaient un porc donc « on faisait boucherie ». Si on

¹² L'Italie envahit l'Ethiopie en octobre 1935 et occupa la capitale du 5 mai 1936 au 5 mai 1941.

avait des poules et des lapins, nous n'avions cependant pas trop de sucre pour faire des confitures.

A la fin de la guerre la vie reprend son cours, il sera bientôt temps pour ma sœur et moi d'aller « manger de la vache enragée », en Suisse alémanique. Ce n'était pas toujours rose au pensionnat, mais l'expérience s'est avérée bien utile par la suite...



Ici avec ma sœur

Heureux temps où nous nous sommes formées, afin d'être capable de gagner notre vie, mais aussi, faire l'apprentissage de la liberté.

Je m'oriente vers les langues et le bureau et me voilà partie pour un an en Angleterre, puis en Espagne, tandis que ma sœur Marcelle prépare un diplôme de décoratrice à l'Ecole des Arts et Métiers à Vevey.

Marcelle décore les vitrines et l'intérieur d'une boutique réputée de la Bahnhof-strasse à Zürich où elle rencontrera son mari

graphiste et c'est à Uster qu'ils construiront leur maison et une famille de 3 enfants.

Quand à moi, après avoir occupé un poste de sténodactylo dans une maison réputée de Vevey puis dans une usine de Bassecourt, c'est grâce à la création du Théâtre du Vieux-Quartier¹³ de Montreux que j'ai rencontré mon mari. Nous nous sommes installés à Brent et avons fondé une famille de 3 enfants qui ont tous trois eurent la chance de suivre les premières années primaires dans le même collège que leur maman

Pierre Vincent et moi sommes les seuls rescapés des élèves de notre maîtresse à être restés fidèles à notre village de Brent.

¹³ Théâtre de création essentiellement spécialisé dans la comédie, situé dans la Vieille Ville de Montreux depuis 1952. La compagnie professionnelle existe depuis 1976 et produit cinq spectacles par saison, dont certains sont repris par des théâtres parisiens et/ou en tournée francophone. L'excellent travail du TMR s'est vu récompensé à Paris par 2 "Molières" en 2002.

Dès 1950 déjà, l'épicerie de Brent se modernise un peu, augmente son choix afin de tenir le coup face aux futurs géants agro-alimentaires qui se profilent à l'horizon à une vitesse incroyable. Les produits se conditionnent maintenant dans des usines, l'huile ne se vend plus qu'en flacon d'un litre, des plaques de graisse nous font oublier les bols graisseux des clients. Les choix de beurre, les lessives se diversifient ; de 3 ou 4 sortes qui existaient à l'époque nous en arrivons à ne plus pouvoir les compter. Il en est de même avec les pâtes et le lait.

En 1963 Papa nous quitte, notre épicerie est remise à Monsieur Ernest Blaser pour en continuer la gestion.

Finalement dans le village de Brent, il y avait une poste, ... elle a été supprimée.

Il y avait un café, l'Auberge de l'Union, ... il est fermé.

Il y avait des agriculteurs, avec des vaches laitières, on pouvait aller « au lait » matin et soir, juste après la traite, ... fini aussi.

L'épicerie, ... n'a pas résisté aux grandes surfaces et à bout de souffle elle fermera en 2005 faute de repreneur.

Il nous reste l'école et une chapelle avec sa cloche qui égrène sans se lasser les heures de la vie un jour après l'autre.

Ainsi que le Pont de Brent.



**Ici avec Grand maman Besson
Observez le coteau en arriere plan...
Pas une maison, que des vignes !**

Lucie octobre 2007

Marcelle Schaufelberger Henry



Lucie nous raconte Soeurette.

En regardant cette photo, sortie du groupe que nous étions en 1939, on comprend tout de suite pourquoi ma sœur Marcelle a reçu le petit nom de « SOEURETTE ».

A sa naissance déjà, et tout au long de sa petite enfance, elle a dû lutter, pour rester en bonne santé.

J'entends encore notre Papa – qui avait bon appétit – qui lui disait à chaque repas :

< mange Soeurette, mange ! >

Je ne savais pas que parfois, à 11h⁰⁰ elle allait grignoter une tartine au beurre chez notre voisine Madame Jan...



L'air du lac ne convenait pas à son anémie, avait dit le docteur ; est ce pour cela qu'elle est allée travailler outre Sarine.... ?

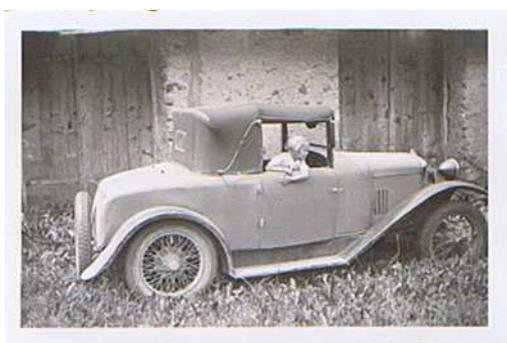
Vous me direz qu'à Uster (Zch) il y a aussi un lac... plus petit il est vrai.

Et c'est là-bas qu'elle a rencontré son amoureux, ce qui a permis a ses trois enfants d'être parfaitement bilingues.

A la naissance de l'un deux elle a reçu du sang qui, n'étant pas adéquat, et cela n'a pas amélioré son état de santé.



Pierre Vincent Cochard, Soeurette et Lucie
Devant un massif de Pivoines planté en notre honneur par
Grand-papa Besson





**Le jour de son mariage.
A l'époque on lançait des caramels...**

**Elle nous a quitté en 1996, six ans avant notre Maman.
Lucie**

Madame Henry et Madame Monnet s'étaient jointes à l'association des samaritaines de Charnex.



On peut lire au dos de la photo

pendant la guerre
1939 - 1945
avec les samaritaines
de Charnex
(travaux et envois de
lettres aux prisonniers
de guerre en Éthiopie)



En 1950, avec Papa et Maman.

Julie Vuichoud - Monnet



Après un grand frère Alexandre (5 ans), un nouveau bébé est annoncé, mais des complications arrivent. Maman étant très fatiguée, elle doit partir à la maternité de Lausanne pour se reposer 3 semaines, bébé étant mal tourné (bien ma chance !). La récompense vient le 5 août : une petite Julie-Hélène-Louise, rien que ça ! Les parents sont très fiers, ils avaient le souhait du roi. Me voilà arrivée à Brent dans la maison que je possède aujourd'hui : la Maison du Bonheur. Nous n'étions pas riches mais, heureux et choyés par des parents gentils, honnêtes et travailleurs.

Me voilà grande et je dois aller à l'école dans la classe de Mademoiselle Borgeaud, maîtresse sévère ... j'avais la « trouille ». Pour me faire pardonner mes bêtises, je passais par le jardin de mes grands-parents, pour aller « piquer » quelques fleurs. Je les posais sur le rebord de la fenêtre car elles m'ennuyaient pour jouer. Quand nous devions rentrer en classe, heureuse, je donnais mon bouquet à la maîtresse qui me disait :
- « Je les ai assez vues. Tu peux les jeter sur le « ruclon » situé dans la cour de l'école ».

J'en avais gros sur la « patate » !

Ensuite, la petite Zizi devait aider les parents. Comme nous allions chaque année au chalet pour faire les foins, c'était moi qui devais y monter les chèvres. En route par Cornaux, le chemin romain, puis par la cantine à Gugu, notre cantonnier. Comme les chèvres sont indisciplinées, nous arrivions tard dans la forêt. Je commençais à avoir peur, je ne vous dis pas ! Bref, nous atteignons ainsi Brison à la nuit. Après plusieurs semaines, nous redescendons à Brent, où nous retrouvons nos grands-parents.

Grand-Maman savait que j'avais envie de jouer du piano. Fifi et Sourette en avaient un et j'allais souvent les écouter ; puis, avec elles, je me rendais parfois chez M. Décoستر qui était leur professeur à Fontanivent. Ma grand-maman me disait :
« Nous t'achèterons un piano pour Noël ».

D'avance j'en étais fière, mais, malheureusement, Grand-maman tomba malade, début décembre, et elle nous quitta le 11 du mois pour toujours. Elle emporta aussi le piano !



Les années passent et notre nouvelle maîtresse, Mademoiselle Weber, jouait du piano et nous faisait chanter chaque semaine dans son appartement. J'en étais très heureuse, surtout avec « la chanson du vent » de Carlo Boller.

Ensuite, après plusieurs années d'école à Chailly et Chernex, je me retrouve à l'école ménagère de Montreux avec Mademoiselle

**Laubscher pour maîtresse.
(Tu t'en souviens, Denise !)¹⁴**

Comme nous sommes « ados », la jeunesse de Brent nous demande pour vendre les billets de tombola pour les grands comme Alexandre, mon frère, Albert Martin, Gérard Dufour, Jean-Pierre Diserens, etc. lors de la Foire de Brent, en novembre.

Les fêtes de Noël approchent et nous voilà à apprendre les chants avec l'école du dimanche. Puis en janvier et février, c'est le moment de grimaiter. Les familles se réunissent dans la cuisine, ça « papote », ça chantonne. Il y a Sophie, tante Alysie, Julie ... et Lily, ma belle-sœur qui nous prépare de bons goûters.

¹⁴ Oui Zizi je me souviens, c'était en 1944-45 et c'est à ce moment que nous avons utilisé pour la première fois de la « poudre d'œufs »... Nous autres de la campagne nous étions éberluées. Nous avons été passer une journée à la crèche à Montreux. La pouponnière de Montreux était réservée aux riches qui étaient momentanément privés de leur nurse. (Depuis ce jour j'en ai gardé un souvenir de dégoût pour les crèches). C'est là aussi que nous avons appris à raccommoder les chaussettes, les bas en laine, refaire les talons et même tourner des cols usés des chemises d'hommes. Il n'était pas rare non plus à l'époque que l'on défasse un pull trop court, qu'on lave la laine et la tricote à nouveau pour en faire un nouveau vêtement. L'école ménagère reste pour moi un très bon souvenir. Denise

A seize ans, la famille Blanc me demande pour aller les aider dans le ménage. Faire les lessives au bassin quand il neige, les doigts en prennent un méchant coup !

Maintenant, il faut aller travailler ailleurs et la maison Kräenbuhl cherche des filles pour l'atelier de Clarens. Je suis engagée pour apprendre à coudre et repasser et c'est très bien pour la suite.

Comme mon papa fait partie des Echarpes Blanches, nous, les filles, sommes invitées comme demoiselles d'honneur pour aller servir à la fête où nous faisons connaissances avec des jeunes de la région.

Nous voici en 1950, le 3 juin, la fête bat son plein. Le soir, nous nous retrouvons au Palace de Montreux pour le repas suivi du bal. Comme j'aime bien danser, je me fais inviter par Jules Vuichoud. Il me demande de se revoir, et je ne dis pas non ! Six mois après, il vient demander ma main à mes parents qui acceptent, puis nous nous fiançons à Noël. C'est plein de projets que nous envisageons l'avenir.

Le 20 septembre 1952, nous nous marions à la Chapelle de Brent, entouré de nos familles. Le repas se fait au Pont de Brent, chez les parents de Maxi. Ce fut une journée très belle.

Le lendemain, nous disons « au revoir » à nos parents pour nous installer à Genève dans un joli studio douillet. En décembre 1953 naît notre premier enfant, un garçon nommé Eric puis en 1957 c'est une fille, du prénom de Claude, qui fait son apparition et ce, le 3 juin en souvenir de notre rencontre.

Comme je n'avais pas pu étudier le piano, nous chantions avec nos enfants. Cela leur a donné le virus. Notre fils est professeur de flûte (diplôme et virtuosité du Conservatoire) à Genève et notre fille a pu réaliser le vœu de sa maman : jouer du piano. Elle peut accompagner les enfants qui chantent dans les écoles ainsi que ses enfants musiciens.

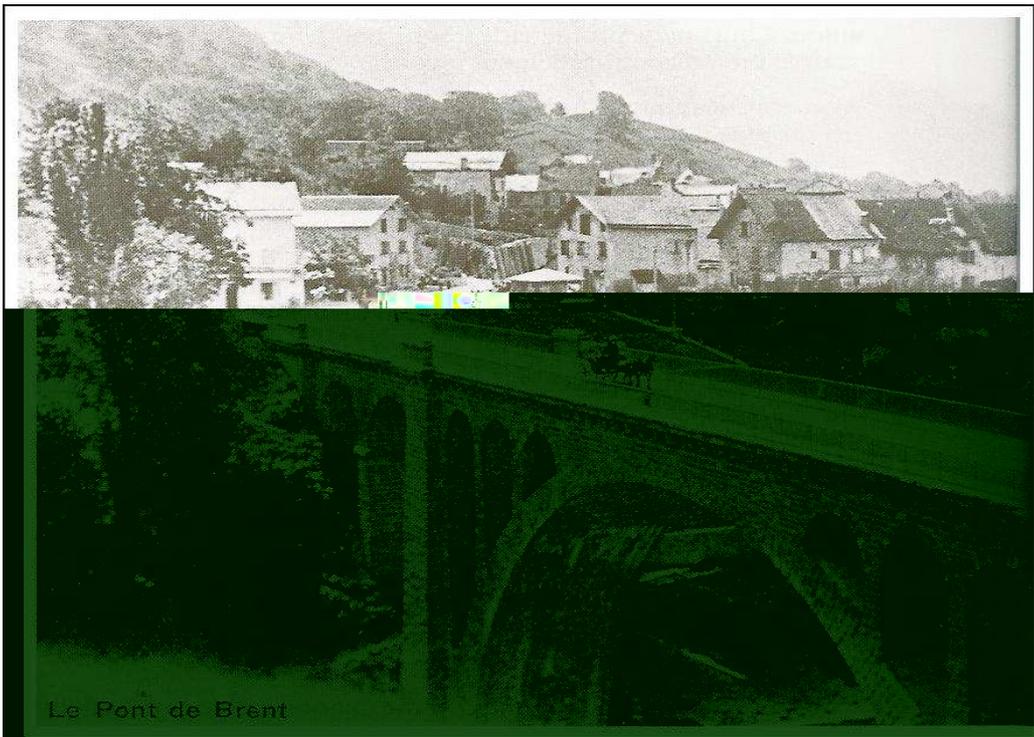
Ma récompense c'est d'avoir quatre petits-enfants voués à la musique. Le premier joue de la clarinette, la deuxième du piano, le troisième du violon et la petite dernière de la trompette.

Comme vous le voyez, nous sommes bien restés dans le domaine musical, notre passion.

Zizi/septembre2007



**Louise et Eugène Monnet – Monnet, mes parents.
Mai 1973 lors de leurs 50 ans de mariage.**



Max Fracheboud Le Café du Pont à Brent



Je suis né en avril 1932 et Charly en décembre 33. A la naissance de mon frère ma maman est restée en traitement à l'hôpital durant 6 mois. La maladie de maman avait créé un mauvais passage dans le couple de mes parents et c'est dans les années 1934 à 1936 que mon grand-père maternel, qui était déjà propriétaire de la scierie juste en face, achète le café restaurant que mes parents reprenne de Madame Gyger c'est ce qui a réuni mon papa et ma maman. Je devais avoir entre 4 et 5 ans alors, pour le remboursement de cet achat, mon papa a dû travailler à la scierie durant plusieurs années. Bref :

Grandissant comme tout le monde, je dois un jour aller à l'école enfantine et bien entendu je pleure toutes les larmes de mon corps, ce n'est pas rigolo de devoir changer de discipline avec pour maîtresse une personne qui était pour moi une inconnue, Mlle ou Mme Ruchet ou Bruchet.

En 1939 j'avais 7 ans et je rentrais à l'école primaire et j'avais Melle Weber comme maîtresse. Ensuite comme tous les grands je suis descendu à Chailly chez Rey dit : caissette (à cause de sa maîtresse au vrai sens du terme et la jusqu'à sa mort) j'ai connu aussi Zbinden, Favey et notre maître de gym, un petit gros, Monsieur Gemähling ainsi que les concierges de Chailly Monsieur et Madame Blanc.

Nous avons pendant la guerre des distributions de lait chaud ou de bouillon à la récréation mais il fallait les payer, il m'arrivait d'échanger une tranche de tourteau dit « nion » contre un petit pain ou autre.

Les années passèrent avant que je me rende compte de ce que c'est que la vie de famille avec un commerce, surtout avec un qui accueil de différents personnages, les uns plutôt âgés buvant passablement un vin vinifié par le cafetier lui-même et non par des caves spécialisées comme c'est le cas aujourd'hui.

Le responsable d'une pinte à vin devaient suivre des cours de formation à ce sujet et recevaient une patente qui le rendait responsable de tout ce qui pouvaient se passer dans son établissement

Le vin que vinifiait mon père provenait de différents paysans de Brent car tout agriculteur avait son parchet de vigne et il fallait acheter le moût à tout ce monde pour ne pas avoir des problèmes dans le village, question de : < c'est quand même le mien le meilleur > sans bien sur savoir de quelle tonneau ce vin était tiré.

Ce vin était à l'époque une boisson à « rayer les verres » autrement dit il était juste avant le vinaigre et il garantissait le lendemain une bonne migraine au moins jusqu'à midi et permettait au même personnage « de remettre ça » le soir venu et « rebelotte » après son travail.

Le plus grand plaisir de mon papa était de boire un verre avec le papa de Lucie à coup de 2 décis et ensemble de refaire le monde (il ne fallait surtout pas déranger ses messieurs).

Ma bête noire était de me déshabiller pour aller dans le tonneau avant la récolte des raisins. Avec une brosse à risette, de l'eau chaude, je devais laver l'intérieur de celui-ci. Le plus pénible était que chaque fois que mon papa venait contrôler la propreté il restait toujours un petit coin à refaire et curieusement ce travail me revenait car mon frère avait l'excuse d'être plus jeune que moi.

Nous avions autour de la maison, des jardins, des poules, des cochons, des lapins, et je puis vous l'assurer, l'hygiène dans l'ensemble avait du laisser-aller ; pissoir à la sortie du bistrot, un jeu de quilles qui puait la pisse, chauffage de la maison aux bois, pas de baignoire, un baquet était largement suffisant pour laver les gamins, toilettes extérieures derrière la maison qu'il fallait vider avec un « goume » sorte de marmite avec un long manche dans une brouette étanche et aller la déverser au jardin.

Une sommelière travaillant dans l'établissement était rétribuée par le pourboire que lui donnait le client se situant à 10% du prix de sa consommation, elle pouvait toucher davantage si le client qui avait des mains baladeuses, ce qui n'était pas rare à l'époque, et pouvait lui décrocher un bouton de sa jarretelle.

D'autre part le cafetier devait la nourrir, la loger et lui attribuer un salaire pour des différents travaux ménager qui lui était demandés comme les nettoyages, repassage, lavage etc.)

Ma maman avait fait un apprentissage de cuisinière à la clinique de la Prairie à Clarens s'occupait du fourneau à bois pour le service des repas, bien sur le grand gamin, autrement dit moi, devait lui prêter main forte car mon frère était encore et toujours plus jeune et cela me révoltait souvent.



La Foire de Brent, accordée par le Duc de Savoie en 1486, nous apportait du travail bien rémunéré il nous fallait faire boucherie pour nourrir toute une clientèle venue pour se réjouir.

Deux cochons de 150 à 200 kilos pour la fabrication de la saucisse à rôtir, des atriaux et pour les saucisses aux choux servies plus tard dans la saison après avoir été fumées avec de la sciure de bois. Un troisième cochon, plus maigre, pour la fricassée. Nous avons mesuré jusqu'à 400 mètres de saucisse à rôtir et environ 1000 atriaux par foire. Nous n'avions

pas de frigo : le refroidissement des produits était assuré par des blocs de glace que nous fournissait la brasserie de Montreux, le gros problème c'était d'en avoir assez pour cela il fallait « graisser » les livreurs de bières souvent largement en argent mais comme c'était la guerre, le plus souvent en saucisses, lapins, poules ou autres.

1939, la guerre, je vois ma copine Liliane nous quitter avec toute sa famille, je ne comprends pas.

Au décès de mon grand-Père maternel avec l'héritage mes parents entreprennent des travaux sur l'immeuble, rehausse des deux terrasses, construisent des chambres, toilettes, salle de bain, rénove la cuisine, installation d'un chauffage, salles à manger etc.

Le café du Pont change d'allure, l'enveloppe de l'immeuble reste inchangé. Les rénovations de Monsieur et Madame Rabaey sont entreprises plutôt à l'intérieur.

Pendant la guerre les clients pour manger nous apportaient des coupons de repas que nous pouvions échanger contre d'autres coupons exemple beurre, viande, farine etc. Bien entendu le marché noir allait bon train. La nuit nous allions avec un sac à dos chercher sur les hauts de Blonay dans les pâturages crème, beurre, lait, fromage qui nous permettait de servir des repas supplémentaires avec un léger surprix.

Les légumineuses qui accompagnaient ces repas provenait directement de nos jardins, mon papa avait un diplôme de jardinier ce qui facilitait bien des problèmes.

Au menu figurait : Fondue, tranche au fromage, assiettes du jour, entrecôte, frites, truites, provenant de la pisciculture de Brent et j'en passe pour servir enfin à nos hôtes les fameux cochons de lait que nous élevions nous même. Pour cette spécialité il a fallu changer le piano (le fourneau) car les fours que nous avions n'étaient pas assez profonds et le chauffage était assuré avec le gaz.

La guerre terminée la chance nous sourit un peu plus car l'armée américaine offrait aux soldats vainqueurs des jours de vacances dans tout notre beau pays. Il logeait à Montreux et venait manger chez mes parents

La scierie de Brent.

Mon grand-père est né entre les années 1883 à 1888 ses parents devaient déjà habiter la maison paternelle, qui n'était pas du tout ce quelle est aujourd'hui, il n'y avait rien en surface sur la route de Blonay juste un couvert qui les protégeaient des intempéries !

A l'origine cette maison avait une grande roue à aube munie par le ruisseau, jamais baptisé, qui alimentait un moulin assez simple pour fabriquer de la poudre d'os. Mon grand-père avait aussi la porcherie connue de nous, un cheval et allait avec un attelage chercher à Montreux dans les hôtels les déchets de nourritures pour alimenter ces porcs. Il est fort possible qu'une scie à cadre était fonctionnelle déjà à cette époque et munie par cette roue à aube.

Cette scie cadre avait une seule lame, cadre entièrement en bois, une bielle en bois actionnée par une roue qui lui permettait de monter et descendre, c'était une révolution à l'époque des scieurs de long.

Plus tard, sauf erreur après la guerre de 14-18, mon grand-père rehausse sur ces bases la maison, achète une scie dite multiple (à plusieurs lames) mais la roue à aube n'était plus assez puissante, il installe un moteur à

explosion de compensation qu'il fallait démarrer à main, on devait chauffer la chambre de combustion avec une tige que l'on avait chauffé au rouge, la visser dans cette chambre et avec une manivelle faire tourner dans le bon sens le volant du moteur en faisant très attention au retour de manivelle.



Mais de gros problèmes arrivent avec ce système, il doit installer un nouveau moteur électrique d'une puissance d'environ 50 chevaux et supprimer roue à aube et moteur d'appoint car le nombre de tour ne correspondait plus, par contre ce nouveau moteur lui permettait d'alimenter plusieurs machines différentes des une des autres, par exemple une circulaire pour le délignage des planches, atelier pour aiguiser les lames de scie, treuil à câble cette modification lui pris son logement en sous sol pour une installation d'arbres de

transmissions poulies courroies en cuir, locaux de stockage pour la sciure, bien sûr sur ça rehausse, il fit un appartement de 6 chambres, une grande cuisine, salle de bain, toilettes, fumoir à viande très important pour lui car avec son couteau militaire bien aiguisé il se rendait pour se couper une bonne tranche de lard ou jambon, son travail manuel lourd lui demandait beaucoup de calories.

Dans le sous-sol il y avait toute une autre installation ou ce trouvait le moulin à faire la poudre d'os, une huilerie, une cidrerie et un petit local (dégueulasse sans lumière aucune) ou il conservait des œufs dans une toupine avec une espèce de saumure qui nous collait au bras à chaque fois que l'on cherchait un ou plusieurs œufs, il fallait casser un œuf à la fois dans une tasse pour éviter d'en avoir un pourri mélangé avec les autres. Dans une autre toupine il y avait des saucisses et des saucissons à cuire dans de l'huile de noix, quand aux saucisses, elles nous désinfectaient le cou en les mangeant, (de vraies râpes à fromage).

Il installa plus tard dans un local annexe en surface une raboteuse, une scie à ruban et une toupie, (outils très dangereux pour nous les enfants)
Il sciait, rabotait, toupillait beaucoup pour la menuiserie Albert HELD à Montreux, les deux personnages étaient deux très grands amis.

Une ligne de chemin de fer reliait le village de Brent depuis Fontanivent, ligne du MOB qui alimentait par ce moyen de transport les billes de bois en provenance du pays d'en haut, c'était chaque fois un événement de voir arriver la locomotive électrique et le wagon enneigé décharger à même la route les billes de bois, il fallait être attentif à l'horaire du tram et souvent retour à Fontanivent avant d'avoir fini de décharger pour laisser passer ce tram horaire qui la plupart du temps était vide et ainsi de suite un joli vas et viens qui réjouissait les gamins, une grosse locomotive et des wagons à Brent quel événement !

Le bois en provenance de la région était acheminé par des transporteurs paysans avec leurs chevaux, avec des « lugis »¹⁵ l'hiver ou des chars. La particularité de ces deux engins était qu'ils avaient un train avant et un arrière et pouvaient de cette manière être allongés à la mesure voulue par la longueur des billes. Bien sûr ces transporteurs une fois le travail accompli venait se restaurer au café du Pont et mes oreilles étaient réjouies à l'écoute des belles histoires de leurs problèmes rencontrés sur leurs parcours, car monter de Blonay avec attelage à vide, avec un sac de foin pour les chevaux, un bouteille de (niol) pour le charretier du pain et du lard jusqu'à Sainte-Hélène, préparer l'allonge à la bonne longueur, charger les billes, les attacher et garantir la souplesse des attaches avec un serroire (branche de bois pouvant faciliter la dilatation des chaînes d'attaches pour ne pas qu'elles se cassent)

Et ensuite le charretier criait:

<Hue bijou ! Il nous faut descendre à la scierie !>

Des freins en sabots de bois sur les quatre roues en bois cerclées de fer retenaient le poids et économisaient les chevaux. Décharger, boire un verre, manger quelque chose ensuite retour à l'écurie nourrir les bêtes, dormir pour être prêt et recommencer le lendemain, de vrais belles histoires.

Je vous parle de l'huilerie : au sous-sol de la maison, une huilerie attend des l'automne les différentes drupes et céréales que des personnes se

¹⁵ Sorte de luge faite exprès pour le transport des billes.

sont données la peine à cueillir, sécher, préparer les bidons et venir à Brent pour en faire de l'huile.

J'ai vu des noix, noisettes, pavots, faines, colzas, arachides, amandes, toutes ces graines devaient passer dans une machine composée de deux rouleaux l'un contre l'autre et écrasaient les graines pour faciliter la chauffe et éliminer le maximum d'eau qu'elles pouvaient encore contenir. Dans un chaudron à fond plat munie d'un brasseur, du feu dessous, cette pâte tournait, il fallait être très attentif à la bonne mesure de la température du produit et de l'humidité c'est ce qui donnait le signal : prêt à presser.

Arrêter le brasseur, sortir le chaudron et étendre régulièrement sur une toile de jute appropriée la pâte chaude, l'introduire dans le cylindre de la presse, ouvrir le robinet d'eau, commencer à serrer avec la pression du réseau, mettre en marche la pompe pour augmenter la pression jusqu'à 400 atmosphère et l'huile coulait dans un arrosoir à goulot courbe qui pouvait faciliter le déversement dans les bonbonnes ou les bouteilles.

Une fois le tourteau pressé, sorti de son emballage, on pouvait le briser et en faire une farine dans le moulin qui à l'époque brisait les os le donner à manger aux animaux ou en faire soi-même du gâteau au (nion) avec à l'intérieur de la pâte des cerises noires en bocaux stérilisées.

Dans ce même local, il y avait aussi un pressoir à fruits divers, raisins, poires, pommes, très sollicité dans la période de l'automne, les fruits se déversaient dans un broyeur construit par mon grand-père, (deux cylindres en bois plein de clous éclataient les fruits pour les rendre plus juteux, puis soumis dans un pressoir fait de bois et d'un vérin hydraulique et toujours avec la pression de l'eau en extrayais le cidre.

Pendant la guerre 1939-1945, des restrictions diverses se mirent en place dans toute la Suisse, surtout pour le transport des marchandises, mon grand-père installa un moulin à farine toujours dans le local du sous-sol, le blé ou l'avoine s'écoulaient dans le broyeur en silex, le produit était ensuite tamisé à l'intérieur d'un tambour rotatif muni de diverses toiles cribles et distribuait dans des tiroirs les différentes qualités de farines.

Bien sûr tout était très contrôlé par des commissaires de l'état, mais mon grand-père avait aussi ses malices pour passer outre des quantités de produits qui arrangeaient beaucoup de monde et bien sûr aussi en sa faveur.

Mon grand-père avait ses malices :

A l'utilisation des diverses machines à broyer les graines pour en faire une pâte ou une farine il comprit qu'avec un petit dispositif invisible par le client, il pouvait en récupérer une petite quantité pour ces besoins personnels un racleur par-ci, un tamis supplémentaire par là et le tour était joué. (Bonne affaire pour le parti !)

Vente de planches

Les billes de bois sciées devenaient des planches à des épaisseurs différentes selon les commandes des clients.

Pour mesurer les mètres carrés des dites planches, il avait une (chevillière) en étoffe graduée en centimètres, muni de ces deux mains et de ces deux pouces il pouvait en mesurant chaque planche décalé à son profit la mesure en déplaçant son pouce du bon côté, car les mesures en mètre carré étaient toujours prises par le vendeur.

Les courses du Village :

Les courses en cars des gens du village, souvent organisées par mon grand-père, pour la bonne raison c'était qu'il était en contact avec le transporteur de billes de bois (Edmond FRANCEY) avait bien entendu pour lui et son épouse les deux places gratuites.

A cette époque, les camions qui transportaient le bois pouvaient être modifiés en autocars.

Simple, une cabine amovible avec sièges se posait sur le pont du camion, il fallait une petite échelle pour monter dedans, les dames du village réjouies car c'était le chauffeur qui les soutenait pour ne pas qu'elles tombent de l'échelle.

Pour nous alimenter en sel, huile, pain, nous avions à Brent deux magasins ; une boulangerie, une épicerie qui à l'heure actuelle n'existe plus.

Aujourd'hui, les terrains cultivables ont pratiquement disparus laissant la place pour la construction de maisons privées, et je crois que des locataires d'appartements il n'y en a plus beaucoup.

Je quitte la maison familiale en 1953 pour aller travailler mon métier de serrurier à Lausanne.

Septembre 2007 Max



Avec mon frère Charly



Brent /Ch.



Nelly Olivier-Otth



Il était une fois, ainsi commencent les contes de fées et s'en fut presque un pour mes parents, ils ont attendus 6 ans pratiquement jour pour jour ma naissance. En plus une fille comme le désirait mon père. Ma maman a accouché à la maison comme cela se faisait à l'époque, par Mme Cochard, sage-femme à Fontanivent.

Je suis née, un lundi d'octobre à Chernex à la villa « le Printemps », au rez-de chaussée. Ma maman, pourtant pas froussarde, lorsque mon père travaillait de nuit, regardait sous le lit avant d'aller se coucher pour voir s'il n'y avait pas un intrus.

A l'âge d'un an j'ai déménagé au Grillon, toujours à Chernex, mais près des ateliers du MOB où mon père travaillait. Mes parents ainsi que les propriétaires où nous habitons parlaient suisse allemand et moi le français.... nenni !

Mon français laissait à désirer et lorsque je suis rentrée à l'école de Brent en 1^{er} année je n'y comprenais pas grand-chose et j'avais beaucoup de peine, malheureusement les bases solides du français m'ont toujours manquées et ceci tout au long de ma vie.

J'y ai habité 6 ans ; c'était sur la route de Chaulin et pas un enfant à la ronde. Il paraît que j'attendais les enfants de Chaulin qui rentraient de l'école et si par malheur la grille était mal fermée, je les suivais au grand désespoir de ma maman. Enfin la circulation n'était pas comme elle l'est aujourd'hui.

En 1938 nous avons déménagé à Fontanivent où je suis actuellement.

Enfin j'avais trouvé des camarades de jeux en Jacqueline et son frère Charles (dit lolo) Leu.

Papa réparait les poupées à Jacqueline, c'est elle qui me l'a dit, moi je ne m'en souviens pas. Puis ils ont déménagé à Veytaux et je ne l'ai plus revue.



Ici au lac de Bret.

De mon passage à l'école de Brent aucun souvenir marquant.

Oui ma première course d'école à la Tour de Gourze par le lac de Bret avec mon père comme accompagnateur et ma cousine qui habitait Montbovon et n'avait pas de course d'école là-haut était venue avec nous. (C'est la fille que personne n'a reconnu sur la photo.) Il me semble que nous avions une vue magnifique du haut de la tour. Actuellement je ne sais pas, mais il y a quelques années j'y suis allée et déception, les sapins étaient plus haut que la tour et l'on ne voyait plus rien.

Sonia et Wilfred sont venus habiter chez les Léchaires c'était en 41, je pense que les Kuenzi sont venus en 1942, et ainsi je n'étais plus seule au village car mon frère avait 7 ans de moins que moi, c'est du reste ce qui a valu à toute la classe, et les accompagnateurs, d'avoir une boisson offerte par mon père en l'honneur de la naissance de son fils. (C'est la maîtresse qui s'en est souvenue et qui me l'a rapporté).

Les Kuenzi étaient une fratrie de 4 enfants dont l'aînée, Véréna avait mon âge mais allait à l'école à Chernex. Ensuite mes parents m'ont mis à l'école à Montreux.

Verena Kuenzi se souvient que Lucie et Soeurette venaient livrer avec des hottes au dos à vélo pour leur papa.

Ce fut alors le bon temps, les parties de tranchées, balle à deux camp, cache-cache avec mon père qui nous cachait jusque dans la maison ce qui ne plaisait pas à ma mère très « Putzfrau » au sens du terme. Ainsi on s'amusait bien, les Week-end on se faisait quelques sous en raquillant au jeu de quille du buffet et se bagarrant pour ces quelques sous à gagner. Il y avait là un piano mécanique. On y mettait quelques sous et il jouait tout seul. J'étais fascinée.

En hiver on skiait, prenait le train jusqu'à Sonloup, on descendait par le Vallon de Villars, Chaulin à Fontanivent, on appelait cela « le petit Parsenn ».

Les plus aguerris faisaient plusieurs descentes et moi une ou deux par jour me suffisaient. Je n'étais pas très casse-cou. Il y avait les courses de bobs aux Avants que mon père chronométrait, nous le faisons ma cousine et moi, elle qui conduisait et moi j'étais aux freins et nous gagnons des petites cuillères.

Il y avait aussi les parties de luges de jour comme de nuit (car il n'y avait pas de voitures à l'époque) on se crochait en tandem et cela arrivait que les garçons nous vident et continuaient en nous laissant sur la route. Ces parties de luges on les faisait encore du temps de mon apprentissage chez Miauton avec les apprentis et quelques jeunes vendeurs, à l'époque on pouvait descendre jusqu'à Montreux en luge. Oh ! Il y a bien eu quelques accidents, mais rien de grave, des écorchures.

On faisait les vendanges pour la famille Lacroix vigneron du château du Châtelard et gare si on en oubliait une grappe on devait la payer par un baiser au porteur. Une année c'était Rober Mermoud mon prof de chant au collège qui était porteur et une souche était dans les orties, alors j'y avais laissé les grappes pour ne pas me brûler mais j'ai dû toutes les payer. Les autres en ont bien rigolé.

On jouait dans le hangar et dans les remorques d'été du tram Clarens-Blonay et sur les wagons marchandises quand il y en avait. Mr Schneider, le chef de gare, nous grondait et menaçait de le dire à nos parents. C'était SUPER, le village était à nous et on pouvait jouer partout.



C'est la robe en question

Un jour en rentrant de l'école Jacky Maeder m'avait poussée dans le ruisseau et ma robe s'était tâchée, avait déteint et j'avais pris froid. Maman avait été chez les Maeder pour réclamer mais il avait continué à m'embêter.

Je me souviens de Monique Bonjour, de Brent, qui venait jouer avec mon frère et moi lorsque ses parents faisaient les foins et les regains derrière chez nous. Je me souviens avoir été jouer à la poupée chez Julie et il fallait monter un escalier très raide en bois.

Des foires de Brent lorsque le mercredi après-midi maman nous y amenait et nous achetait du nougat que le marchand rabotait sur de gros blocs carrée roses, pistache, crème et nous le mettait dans un petit cornet, il me semble encore en sentir le goût.

Il y a de moins bons souvenirs, le bruit des sirènes, les bombardiers qui passaient la nuit et qui nous réveillaient.

A la fin du mois il fallait utiliser les coupons de rationnement restant sinon ils étaient perdus. Ce soir là maman avait recommandé à mon frère d'être là pour aller faire ses courses.

Seulement l'heure passait et pas de petit frère. Alors maman et moi nous sommes allées à Brent et en rentrant nous avons trouvé mon frère sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Comme il n'y avait personne, il avait cassé un carreau pour pouvoir entrer et s'est coupé.

Maman lui a administré une fessée carabinée, je ne sais pas si cela lui a servi de leçon.

On se chauffait avec un calorifère et du bois, je me souviens que je coupais en menus morceaux les pousses de nos 2 tilleuls du jardin pour du bois d'allumage et chauffer la chaudière pour faire la lessive à la chambre à lessive. Il n'y avait pas encore de lave-linge.

Nous avons eu la chance très tôt de posséder un frigidaire car un ami de mon père avait une fabrique d'appareils électriques sinon on laissait couler l'eau et nous tenions ainsi le beurre au frais.

Un hiver nous faisons les cruches pour chauffer les lits et je croyais que ma cousine tenait la bouilloire et ce n'était pas le cas ; elle bascula et me brûla les 2 jambes !!

Ce jour là j'avais décidé que jamais je ne me ferais incinérer car « cela fait trop mal » !!

Ce fut long à guérir car lorsque je rentrais à pieds de l'accordéon de Chernex mes bas en laine, mouillés, me frottaient sur les plaies.

Enfin c'est du passé...

Par la suite nous avons eu sur le marché « les bas nylons » et comme ils étaient si chers et que nous ne pouvions pas nous en acheter des neufs nous devons les remailer.

Après Brent, j'ai fait 2 ans de primaire à Montreux avec Mme Michel, la femme du garde forestier ils habitaient en face de chez nous.

Je me souviens avoir pris une fessée pour un crayon roulant par terre, cela devant toute la classe et en me relavant la jupe (pas très délicat pour une maîtresse).

Quelle honte ! Ca je ne l'ai pas oublié et lorsqu'elle était à l'hôpital cantonal à Lausanne je le lui ai rappelé, elle a bien rigolé..... Pas moi !

Puis vinrent les années de collège où je me suis faite des amies dont une partie le sont encore.

Après cela 3 ans d'apprentissage chez Miauton avec des sorties à skis, luges et gueuletons, on a bien rigolé, on s'est bien amusé, c'était une chic ambiance de copains.

Il y a eu aussi la Fête des Narcisses. J'étais figurante dans Aïda et la Force du Destin, j'étais en paysanne, les chanteurs étaient de la Scala de Milan. On n'a pas été rémunéré mais nous avons reçu 2 billets d'entrée pour nos parents.

J'ai aussi fait partie d'un club d'accordéon, l'Edelweiss de Chernex. Mon papa avait acheté la chromatique à Georgy Lauffer et c'est ce dernier qui me donnait des leçons. Comme remerciement je lui ai repassé les oreillons et cela très fortement, il devait avoir 15 ou 20 ans.

Comme j'ai pris le MOB pendant 12 ans au moins, pour le temps de

autre emploi à la MFO à Oerlikon près de Zürich où mon père avait travaillé dans sa jeunesse avant de venir au MOB, puis à Universal-Film où j'avais un travail super.

Mon travail était de téléphoner aux cinémas romands et tessinois pour demander leur recette du jour précédent pour la facturation selon les entrées. Envoyer un télégramme en anglais à Universal-USA, le plus souvent j'avais terminé vers les 15 h parfois même à midi.

M'étant mariée entre temps avec Wilfred, mon mari fut déplacé en Suisse romande et adieu la belle place si bien payée avec en plus une carte de libres entrées pour 2 personnes dans tous les cinémas et pour tous les films Universal.

Nous sommes venus habiter à Bussigny pendant 6 ans et en 1964 de retour dans la maison de ma jeunesse transformée pour y accueillir toute ma famille

Je me suis mariée le 22.09.56 à l'église de Brent où j'avais été baptisée et où l'on a baptisé mes 3 enfants, et même encore marié un de mes fils.



Avec Jacqueline et Charles (dit Lolo) Leu



Avec Papa, André et Maman



Pierre-Vincent Cochard



L'école, la société de jeunesse, les pompiers et la laiterie.

De l'école :

J'ai commencé l'école à 7 ans à Brent en avril 1939, dans la classe de Melle Weber.

J'ai fait 2 ans à Brent, 6 à Chailly et 1 an à Montreux. J'aimais bien l'école mais j'aimais encore mieux me promener dans la nature, faire les foins au chalet ou garder les vaches.

Mes parents étaient paysans-vignerons. Nous faisons les marchés à Montreux avec tous les produits des jardins et des vergers : cerises, pruneaux, pommes et poires. En septembre 39 est arrivée la mobilisation, mon papa est parti. Mon grand père, qui avait 74 ans à l'époque, a dû assurer tout le travail de la ferme et comme tous les enfants de paysans, j'ai dû aider, aller à l'herbe, on ne sortait pas les vaches en ce temps-là, aider ma maman au jardin ou garder ma petite sœur.

Ce que j'aimais le mieux, c'était faire les foins au vallon de Villard. Pour ce faire, on déménageait tout : vaches, veaux, poules, chats. J'avais un cousin de mon âge qui venait chaque année ; il fallait ramasser le foin, dans les côtes, le mettre sur des branches (les ramées) pour le descendre à la grange.

On avait encore du temps pour s'amuser, car au Vallon il n'y avait pas de jardin et les jours de « bargagne » on ne pouvait pas faner. Alors on faisait des cabanes dans la forêt et des barrages dans la Baye de Clarens.

L'hiver, le foin entreposé dans les chalets était descendu au village. On faisait des « fés » (ballots avec des cordes) qui étaient chargés sur des luges à foin appondues les unes aux autres et formaient un espèce de train tiré par un cheval, - quand ce dernier n'était pas mobilisé pour l'armée -. Il y avait une belle couche de neige on appelait ça « fenater ».



Au milieu des narcisses

L'automne, on sortait les vaches Il n'y avait pas de clôture électrique et il fallait les garder. On faisait des feux pour griller les châtaignes ou les pommes, mais il fallait faire attention s'il y avait des champs de betteraves ou de choux car les vaches en raffolent.

L'automne, c'est aussi la période des vendanges.

Le plastique n'existait pas encore. Nous vendangions avec des seilles, elles étaient versées ensuite dans des brantes. Les porteurs de brantes allaient vider le raisin dans les bossettes ou il était foulé.

Les bossettes étaient sur des chars et ensuite ramenées devant la cave. Pour vider la bossette dans la cuve il fallait se mettre à plusieurs pour la retourner et le raisin attendait là le moment où l'on pourrait le presser

On remplissait les brantes et ensuite on déversait dans le pressoir.

Le moût s'écoulait directement dans les tonneaux à la cave située au-dessous.

La fin des travaux dans les champs et les vignes correspondait à la foire. Gamins, c'était pour nous un jour de fête. Nous nous dépêchions de revenir de l'école le mercredi. Avec les sous économisés, on s'achetait des babioles, pistolets, pétards, etc.

Les cafés du Pont et de l'Union faisaient le plein de clients qui venaient déguster le menu traditionnel de foire ; saucisses à rôtir, fricassée et atriaux, toujours le même actuellement.

Dès les années 60, la foire a pris un essor remarquable grâce à la société de développement, aux Pompiers, à la société du menu bétail Vevey-Montreux et à la société de Jeunesse. Des caveaux ont été ouverts, des cantines construites, le vin nouveau est aussi de chaque fête.

La 500^{ème}, en 1986, a eu un succès considérable, souvenir inoubliable.

La jeunesse

La Jeunesse de Brent existe depuis plus de 100 ans, avec des arrêts, des hauts et des bas. Après quelques années de sommeil dues au manque de jeunes au village, en 1951, avec quelques amis nous avons repris une activité qui consistait surtout à une animation pendant la foire : tombola, mise à l'américaine, jeux divers.

La laiterie.

La société de laiterie de Brent est très ancienne, fondée à l'origine pour mettre en valeur le lait des paysans du village. La société engageait un fromager pour fabriquer le fromage qui était ensuite redistribué en fonction du lait qui avait été coulé.

Par la suite, le lait non vendu au village était repris par les laitiers de Montreux et Clarens qui venaient le chercher avec un char. Puis, plus tard, il était expédié par le tram Clarens-Chailly-Blonay.

En 1940, il y avait encore 16 couleurs à Brent. Le lait était payé 24 cts au producteur et vendu 33 cts au client.

Le soir la laiterie était ouverte pour que les habitants puissent s'approvisionner en lait et en beurre. Chacun venait avec son bidon, le lait n'étant pas encore « encartonné ».

La laiterie a été fermée en 1989.

Les pompiers

Si il y a une institution indispensable dans un village c'est bien les pompiers. J'en ai fait partie pendant 28 ans. Le local du feu a été construit en 1938 (je m'en rappelle l'inauguration) en remplacement de l'ancien, juste à côté.

Il contenait une échelle A.B. un chariot avec des tuyaux et une pompe à bras. Il y avait plusieurs joints d'eau le long du ruisseau et une dérivation permettait d'envoyer de l'eau par une coulisse dans des réservoirs de la rue de la laiterie et à la place du Maret pour alimenter la pompe.

Après avoir été une compagnie indépendante la section de Brent a fait partie de la compagnie avec Chailly et Chernex, avant de devenir la compagnie du Cubly.

Pierre Vincent, novembre 2007





Denis Bertholet et Richard Mury.



Toujours là et bien vivant, comme nous pouvons le constater, ils n'ont pas eu le temps pour nous parler d'eux, seulement leur bonne humeur nous démontre bien qu'ils sont comme nous tous bien dans leur corps et dans leur tête.

Tous les deux sont de grands sportifs, ils auraient eu sans doute de belles aventures à nous raconter mais ils n'ont pas désiré le faire.

Je souhaite des pentes enneigées pour Denis et pour Richard un Zidane toujours aussi présent et câlin.

Denise





La classe de Mademoiselle Borgeaud.
1935 – 36

On peut voir les frères de Zizi et Denise,
Alexandre et Alfred de 5 ans plus âgés qu'elles,
La sœur de Louis Monod,

Ainsi que ceux qui ont fréquenté par la suite l'école de M^zelle Weber
Aline, Georgis Laüfer (le plus souriant) Jean Depallens, dit gugu, Gilbert
Blatti et j'en passe sûrement...

Aline Depauw – Mury



Il était une fois.

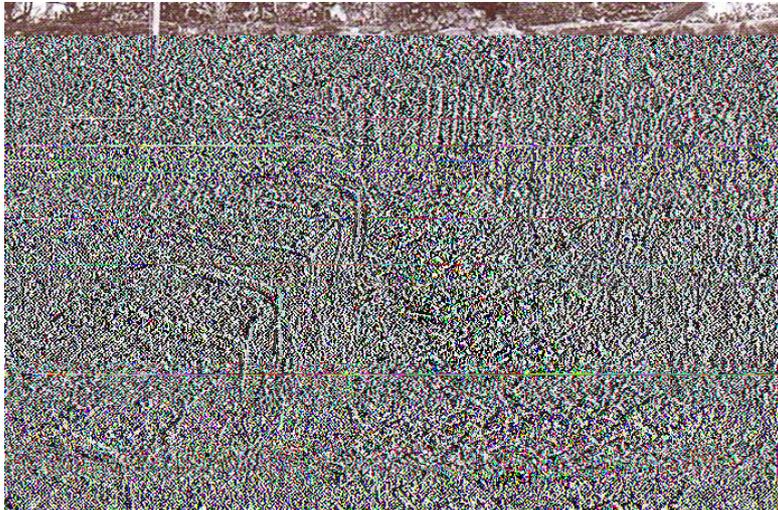
Un petit village bien tranquille et coquet où les habitants se connaissent par leur nom.

Henri Debluë le dit si bien « Un petit village » »

« A gardé son visage » »

« Tout au long des âges » »

Dans = « La petite Saga »



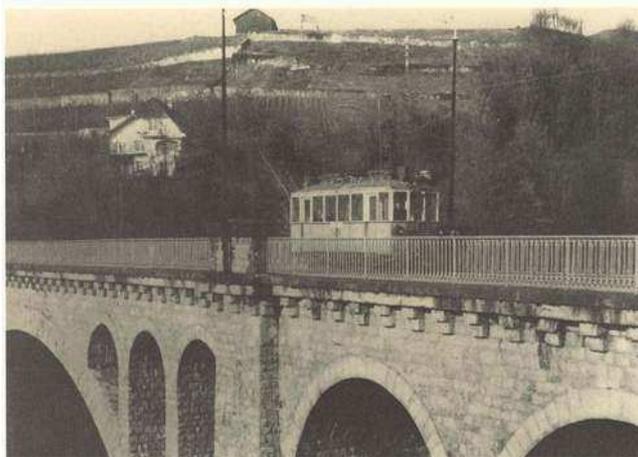
Je l'aimais mon village, dans mon enfance, sans savoir que je l'appréciais. Il s'appuie un peu sur une petite pente = dans le haut : une rue horizontale (rue du Bissac) au pied la route cantonale. Chacune de ces artères a sa fontaine, mais bien d'autres fontaines chantent encore à Brent. Puis 3 rues grimpent entre ces deux artères pour les rejoindre. C'est donc : la rue de la laiterie, le « boulevard » et la Ruelle des Murets. La Ruelle des Murets est, pour moi, une petite merveille (déjà, étant petite). Nous habitons en haut de cette ruelle, presque personne ne l'utilisait. Je la prenait le plus possible, et là, je ne rencontrais que rarement les vaches allant à l'abreuvoir (j'ai toujours crains les vaches). Mais si je la prenais c'est que je la trouvais si jolie avec ses pavés (cailloux) qui forment un escalier, cernée par ses deux murets. Je pensais que les ouvriers de ce pavage étaient des artistes. En plus, cette ruelle avec ses pavés secs fait penser au soleil, j'y étais toujours de bonne humeur. De chaque côté de ma ruelle : c'est le pré, c'est très agréable.

Brent a plusieurs petites et grandes merveilles.

La plus grande merveille est certainement le Pont de Brent. Il est magnifique ; érigé en Pierre de taille en 1901 je n'en parle pas, il est si connu. Je signale aussi que Brent possède une distillerie/huilerie où j'allais avec mon grand père, voir faire l'huile de noix (il y avait foule, car

l'épaule et la glace. Maman m'a dit qu'ils provenaient du glacier du Trient où on les découpait.

La vie au village était celle donc des années 1930 – 45 dirais-je. En plus des commodités de l'époque nous avions un tram) qui traversait le village.



Il était comme ceux de l'époque : un grand banc continu sur chaque côté pour les passagers qui se regardaient... dans les yeux ?... (1911-1955)
Il faisait la ligne Clarens- Chailly-Fontanivent-Brent-Blonnay et gênait parfois la distribution de caramels de mariages ! J'en étais très fière, il donnait un petit air de ville à notre village.

D'un certain côté, Brent était très complet.

Il avait une scierie très importante, en grande partie ouverte sur la rue ; on pouvait voir ainsi le travail qui se faisait à l'intérieur.

Puis nous pouvons parler des chemins qui partent du village : Le chemin de Brison qui grimpe à Cornaux, en partie dans le forêt ¹⁶, longe la « Ferme Veillon » (ferme modèle) et arrive à la halte du train « Blonay – Chamby ». Il fut très longtemps électrifié, (probablement jusqu'à l'après guerre et ensuite complètement désaffecté.

¹⁶ Le Ruisseau, coulant dans ce petit bois, le rendait fertile et il y poussait de l'ail sauvage. L'odeur était grisante et cet endroit me faisait penser à une forêt des contes d'Anderson et selon moi il devait sûrement s'y cacher, le petit Poucet, ou l'un de ses frères. Denise.

En 1968, des bénévoles, uniquement, exploitèrent cette ligne avec un train vapeur et touristique les week-ends et certains jours.

Le chemin de Chantey passe sous une maison par une voûte, il arrive au collège puis rejoint la gare du MOB à Fontanivent. Il est charmant presque plat, bordé de quelques vignes.

Un sentier mène au « Crêt-Pioney ». Sur ce crêt la vue est déjà très belle sur la région. On y trouvait un arbre très grand et vieux dont le tronc était entouré d'un banc. Mais ce qu'il y faut signaler c'est qu'on y fête le « 1^{er} août » comme dans bien des villages. J'admirais, depuis les hauteurs, chaque année le cortège des enfants aux flambeaux qui montait par le sentier sur le crêt où l'on allumait le « feu du 1^{er} août ». Le feu était toujours magnifique et durait très longtemps.

Puis, encore en partant du village, la route de la plantière large et plate, carrossable, et mène à Chernex, sympathique aussi.

Mais il est bien entendu que le chemin que je préfère est celui de « La Rey ».

Trois mois après avoir commencé l'école je devais le monter et descendre chaque jour d'école, mes parents ayant déménagé en La Rey la maison était située entre le village de Brent et de Chaulin.

Il est en terre battue et très raide. Il est donc en pleine pente, dans les prés ; mais bordé en partie par des haies d'érables champêtres. Il est plutôt en creux pour éviter les étages de la pente.

Sur un de ces étages plats (qui furent probablement cultivés anciennement) s'élevait une lignée de châtaigniers. Ces châtaigniers étaient propriété de certains gens de Brent.¹⁷ Je m'arrêtais souvent sous ces châtaigniers, à l'ombre et sur une herbe fine et tendre qu'on ne fauchait pas.

Au début du chemin, avant la grande montée, se trouvait une grande pierre au bord du chemin. On l'appelait la « pierre à tante Bertha ». Tante Bertha venait du café de Chaulin où résidait toute sa famille. C'était elle qui venait « couler » le lait de leur petite ferme. Elle s'arrêtait sur cette pierre chaque jour pour se reposer. Elle allait couler avec une « boille » au dos. = Cette pierre n'existe plus aujourd'hui comme les châtaigniers d'ailleurs.

Nous avons une épicerie, moderne à l'époque, où l'on pouvait trouver du pain frais (qui venait de Blonay). La caisse enregistreuse était très

¹⁷ Selon Richard les châtaigniers étaient propriétés de : Victor Blanc, Cerruti et Dodo Bonjour qui possédaient les prés de la colline.

moderne. Les marchandises se livraient au détails, comme partout encore, en ce temps-là. Je pense qu'il en était de même pour les produits de nettoyages, tels la soude, eau de Javel et le savon de Marseille. On y trouvait un peu de charcuterie, mais les légumes venaient des jardins de chacun. (On nommait les jardins « potagers » très souvent = plantages). Plus tard il est venu une boulangerie-pâtisserie.

La laiterie était un local très occupé dès 18hrs pour réceptionner le lait des paysans du village et le vendre en partie aux habitants du village qui venaient l'acheter au détail avec leur « boudzelle » ou le bidon à lait de 3-5litres.

Mon frère et moi étions souvent en chemin pour aller à l'épicerie pour maman. Le paiement à l'épicerie se faisait encore souvent à « l'ardoise ».

Un jour que nous sortions de l'épicerie, un couple nous arrête pour nous demander le nom de notre village. Comme des grands on répond : « Brin ». Ils ont rigolé... les méchants !... A la maison maman nous en a donné la raison. !

Une fois, jour de Foire de Brent (1486, je n'en parle pas non plus) maman nous dit : < Cet après-midi nous allons à la Foire, si vous êtes sages. >. Elle nous donne la permission d'aller voir déjà le matin.

Nous voilà partis et descendons, arrivés presque en bas on voit, plutôt aperçoit, un homme qui criait à tue-tête : « Chauds les marrons » ! On est remonté en courant, la peur au ventre, on pensait qu'il nous grondait, ne sachant pas ce qu'il voulait dire. En plus pour nous les marrons n'étaient pas les châtaignes !



Toujours pour parler de ce chemin de La Rey, il n'était, forcément pas éclairé du tout. Notre maison étant tout près de ce chemin, nous entendions bien souvent un bûcheron rentrer vers 22 hrs et jurer après un « torniau » qui le faisait trébucher. (Torniau, en patois, rigole faite en rondin de bois qui traverse une chaussée ; en l'occurrence, elle drainait l'eau de pluie dans les prés.)

Le lundi de Pâques notre papa plantait les pommes de terre, ce n'était pas un jour férié pour lui. Il préparait la terre, fossoyait, le samedi après midi et le lundi il faisait les trous avec la bêche et nous devions, mon frère et moi, glisser les pommes de terre dans le trou qu'il refermait de suite avec la bêche. C'était un joli travail, à la c

Un jour, nous nous sommes réveillés bien avant, nous nous habillons tant bien que mal (nous n'avions sûrement pas lacé nos souliers car le velcro n'était pas encore à la mode) et nous voilà sortis en appelant maman. Par hasard, une très petite fenêtre, jamais ouverte de l'autre côté du pré en face, s'ouvre et la tête de Madame Monnet nous crie de rentrer à la maison et que notre maman allait rentrer bientôt. Nous avons obéi, mais nous ne comprenions pas ce hasard.

Le nouveau collège est plutôt ancien il existe depuis 1893. Il avait un petit appartement au rez-de-chaussée pour la maîtresse. Nous allions à l'école à 7 ans et restions pendant 5 années consécutives dans la même classe avec la même maîtresse, en général. C'était le sort des enfants des petits villages. Il n'y avait pas de salle de gym mais une salle de couture. C'était le temps où les filles faisaient de la couture pendant que les garçons faisaient de l'arithmétique plus poussée, de l'algèbre ou de la géométrie.

Le jour de mon entrée à l'école, maman recevait une amie et ne m'a pas accompagnée, elle m'a simplement dit de bien écouter la maîtresse et de rentrer au plus vite après l'école.



Elle a oublié de me dire le principal. A un certain moment j'ai levé la main, la maîtresse m'a demandé ce que je voulais et j'ai dit : < J'ai besoin de faire pipi >.

Toute la classe a ri, surtout les garçons de 11 à 12 ans.

Ma première maîtresse, qui était plus que très sévère, (jugez vous-même) je recevais d'elle la règle sur les doigts. On devait présenter sa main en la levant avec les bouts des doigts joints, en l'air, pour recevoir un ou plusieurs coups de règles !

Ma condisciple me pinçait les fesses lorsque je ne voulais pas lui montrer mon cahier ou mon ardoise. Alors je bougeais et c'était = les coups de règles !

J'en recevais aussi parce que mes bâtons (premiers éléments d'écriture) n'étaient pas droits.

A la maison maman me disait : 1) écoute bien la maîtresse, 2) ne babille pas en classe, 3) ne triche pas (donc ne regarde pas le cahier des autres !), 4) ne dénonce pas les méchancetés des autres, 5) ne dis pas de vilains mots, surtout !

Aussi en première année d'école, lors des leçons de lecture, avec mon premier livre : lorsqu'on est arrivé à la page des « ç » avec le mot

« merci » notre maîtresse (major d'hommes) n'a jamais compris la « blague / supercherie des « grands ». Les grands garçons nous faisaient lire, chaque jour, notre page du livre de lecture, la maîtresse pouvait alors s'occuper d'une autre année. Ils s'étaient donné le mot pour nous obliger à lire plutôt que dire les 5 lettres au lieu du mot merci. Ils certifiaient en chœur que je ne savais pas lire cette page ! = rapport pour la maîtresse. Finalement la maîtresse m'a fait lire cette page, (après trois jours je la connaissais très bien !) et nous avons tous passé à la page suivante.

Trois mois plus tard après ma rentrée à l'école, avec ma maîtresse, « la major d'homme », mon frère, 2 ans de moins que moi, arrive en classe en pleine leçon. La maîtresse lui demande ce qu'il voulait, il répond :
< Ma sœur est à l'école je veux venir aussi.>
Elle lui répond assez gentiment, mais bien entendu fermement qu'il doit retourner à la maison et qu'il n'y a pas de place pour lui.
Il fait demi tour, puis se retourne, lève son petit doigt (l'index) contre la maîtresse comme pour la semoncer à son tour. !!! Il est sorti après cela comme un grand ! Les élèves se sont retenus de rire... sauf moi qui étais atterrée.

Une année après nous avons une nouvelle maîtresse, plus jeune, (l'ancienne avait probablement pris sa retraite). Le premier jour elle est arrivée avec un joli corsage à fleurs rouges, elle m'a fait plaisir. J'ai dit à maman en rentrant :

< Cette maîtresse sera sûrement gentille, elle ne donnera pas de coup de règle sur le bout des doigts. > Ce fut le cas, elle était juste, gentille, savait obtenir de la discipline. On l'aimait tous.

Un jour notre maîtresse nous a demandé si nous avions déjà vu un renard et nous a demandé d'en dessiner un. C'était très difficile pour nous. Elle a pris mon cahier, nous a réunis au pupitre elle a dessiné en un clin d'œil un splendide renard ; tous en voulaient un sur leur cahier. J'ai été la seule si gâtée et j'ai longtemps gardé cette merveille.

Lors des examens, chaque fin d'année, nous avons toujours un expert pour noter nos travaux. Cette année là, il y avait deux sujets à choix pour la composition.

1) Au cirque et 2) , le repas à table.

J'avais été au cirque avec l'école, mais cela ne m'inspirait pas, mais pas du tout, alors j'ai pris à table. Je pouvais parler des menus et surtout des dessous de table = je pensais que ma composition serait plus longue.

J'ai dit que mon frère me donnait des coups de pieds sous la table lorsqu'il jugeait qu'on avait donné plus sur mon assiette que dans la sienne. L'expert, notre pasteur avec son grand chapeau noir, (les grands de la classe se moquaient du chapeau de notre gentil pasteur) a trouvé cet « aveu » si spontané que j'ai eu un 10 à ma composition. Pendant longtemps, j'ai eu des remords pour avoir osé écrire une « chose pareille » et je ne comprenais pas (après coup) qu'on puisse avoir un 10 pour avoir, somme toute, dénoncé son frère.

A propos de l'école, je puis signaler qu'un « grand » de la classe, certains jours, descendait l'escalier du premier préau qui mène au deuxième (le vrai avec son ou ses tilleuls !) sur un vélo d'adulte = c'était de l'acrobatie. Personne ne l'empêchait, sauf erreur.

Le premier préau soit la place d'arrivée au collège, était moins calme. Il y avait sur cette espace une petite fontaine très pratique pour asperger les « copains » !



Le pont de Gueuroz

Lors des courses d'école, nous étions tous de bonne humeur, même la maîtresse !

La première que j'ai faite était : le village de Novel (en France). En redescendant de Novel à St Gingolph « un petit » était fatigué, un « grand » l'a porté sur son dos.

La deuxième course, sauf erreur, fut « Les gorges du Trient ». Là je voyais des falaises rapprochées et parallèles pour la première fois, ce souvenir est resté très fort. En plus il fallait grimper pour trouver le pont de Gueuroz construit en 1932 - 1934 ce qui donnait l'impression d'avoir été sous terre.

Tous les élèves, à l'époque, allaient à l'école à pied et rentraient à midi pour manger à la maison = cela faisait 4 trajets par jour ; le samedi matin, il y avait école. Il y avait des enfants des alentours comme de Fontanivent, Plamchamp, Cornaux, Chaulin.

Sur le chemin, il y avait beaucoup de babillage, rarement des disputes. C'est sur les chemins de l'école que j'ai entendu parler de sexologie... hum ! (Il n'y avait pas de leçons de ce genre encore à l'école.

Deux mots sur Chaulin : Sur les hauts du hameau il y a un très grand bâtiment : c'était la clinique du Docteur Christin. Ce médecin soignait les habitants de chaulin gratuitement. Il fut un certain temps médecin scolaire. Derrière cette clinique se trouvait une jolie petite forêt, toute ronde parmi les prés et marécages. Elle appartenait à la clinique. Nous allions y jouer, les enfants de Chaulin. (On ne pouvait pas s'y perdre) aujourd'hui cette clinique est devenue un EMS.

En 1939, à la déclaration de guerre, mon père, comme tout le monde, alla à l'épicerie, mais à Chernex à la coop, pour être sûr de pouvoir remplir sa hotte. Ce jour les magasins restaient ouverts le soir, c'était presque la panique !

Comme il y a eu des cartes d'alimentation, nous achetions du chocolat pour la première fois.

En plus, comme nous n'avions qu'une vache et encore une valaisanne qui donne moins de lait que les autres races nous n'avions pas besoin de porter notre lait à la laiterie pour la communauté. Donc nous avions du lait et du chocolat : maman faisait, pour le dimanche, une crème « jaspée » avec ces deux produits. Du coup, mes grandes tantes venaient plus souvent nous rendre visite ! Malgré leur rigueur et idées déphasées j'aimais leur visite, surtout à Noël, car elles me faisaient en général cadeau d'un livre (les seuls que je recevais).

Ces hivers de guerre ont été très rigoureux. On conseillait de chausser des socques (avec des semelles en bois) pour avoir chaud.

Mon frère et moi n'en avons porté qu'une paire ; maman faisait alors le cordonnier : elle achetait des plaques de cuir à « L'Uniprix » à Vevey, les découpait à mesure voulue et fixait quelques clous sous les semelles pour freiner et éviter de glisser.

L'hiver encore nous devons nous contenter d'un calorifère au corridor. Avec le journal, « Journal de Montreux », nous faisons des boulettes pour le chauffage, on les trempait dans l'eau, les serrait bien pour qu'elles brûlent plus lentement et aussi des petits papiers WC.

L'hiver aussi je me collais à la fenêtre pour voir défiler, en fin de journée, les skieurs qui passaient sur une piste, les Prévondes, probablement, via Cornaux et Fontanivent

Mon frère, à 5 ans, reçu de sa marraine une paire de skis : Il descendait la pente, en terrasses de La Rey, maman se collait contre la fenêtre du salon

pour voir si il se relevait, après chaque dégringolade de la terrasse, elle chronométrait même le temps qu'il mettait pour se relever de ces creux ! J'assistais parfois à ses prouesses et mes jambes en tremblaient !

En été, plutôt au mois de mai, pendant la guerre, les genevois venaient en vélo (les sportifs !) pour cueillir des narcisses et redescendaient parfois par Chaulin. Au-dessous du village, au dessus de notre maison, le contour est assez délicat, si bien que certains passaient dans le talus et se blessaient.

Ils venaient alors se faire soigner chez nous. Maman faisait à l'avance une provision de pansements !

Toujours pendant la guerre.

La commune de Montreux-Châtelard recevait des juifs exilés qu'elle logeait dans les grands hôtels vides de toute la région.¹⁸ L'hôtel de Chamby était dans ce cas, des familles entières y logeaient (sauf erreur). Si je parle de cet épisode, c'est pour faire référence à la discrétion des juifs en général.

J'avais 15 ans peut être même moins, et je rentrais de Chernex, assez tard, un soir de brouillard intense. Un jeune homme, à la sortie de Chernex, m'arrête et me demande le chemin pour Chamby.

Je lui indique celui qui monte depuis la gare. Il me dit ne pas le trouver dans la nuit. Je comprends et je lui dis de monter la route avec moi jusqu'à Chaulin et de là je lui indiquerais alors la suite de son chemin. (J'avais malgré tout un peu peur.)

Il s'est tenu tout le long du parcours et au bout d'un moment il m'a donné le bras pour me faire comprendre qu'il me faisait confiance et en somme pour me remercier. Je le sentais trembler et c'est là que j'ai bien compris que c'était un jeune juif plutôt perdu. Plus tard lorsque je travaillais à Montreux et remontais en train : les jeunes juifs qui sortaient du train à la

¹⁸ Tous ces hôtels datent de l'époque glorieuse de Montreux, fin 19^{ème} - début 20^{ème} siècle. Aline

[- (Denise) J'aimerais ajouter que si certains prétendent que l'on n'aurait pu en faire davantage pour les juifs-allemands, pendant la guerre, certes, c'est sans doute vrai, mais je me souviens pourtant de tous ceux qui arrivaient, soit de Montreux, soit de Zweisimmen, et que mon père véhiculait dans le MOB et qu'il déposait dans les gares de Chamby et des Avants peut être même ailleurs, c'était ensuite les militaires sanitaires qui s'occupaient de leur bien-être, mon jeune beau-frère était un parmi ces derniers. J'avais 9 ans et je me demandais naïvement comment et pourquoi ne restaient ils pas chez eux. Dans nos petits villages nous étions loin d'imaginer ce qui se tramait hors de nos frontières, nous étions si mal informés. D.W]

station du Châtelard pour se rendre à la synagogue des Conlondalles ne mettaient leur Kippa qu'une fois hors du train.

En rentrant de Fontanivent à Chaulin pour manger à midi, nous rencontrions parfois de jeunes juifs qui descendaient de Chamby probablement pour se rendre à la synagogue. Ils ne nous disaient pas bonjour.

Un jour, deux adultes et moi, nous les avons salué : Ils étaient heureux cela se voyait bien et depuis ils nous ont toujours dit bonjour.



Avec mon frère, le jour de ma communion.

Voici deux anecdotes très confidentielles d'une petite fille.

1.) Une dame décida d'offrir un prix de politesse à décerner à un enfant de l'école du village. L'institutrice nous recommanda de bien dire bonjour à tout le monde. Sur le chemin de l'école on rencontrait toujours un même Monsieur et tous les enfants qui passaient lui disaient bonjour, moi de même. Mais voilà qu'un beau jour, il me répond : les 5 lettres. J'en parle à ma maman, elle me répond qu'il était sûrement lassé de répondre à tout ce monde.

Arrivent les promotions : nous nous réunissions tous (les villages et Montreux) dans une énorme salle à Montreux pour cette manifestation et distributions des prix. Sur le devant de cette salle deux Messieurs : un de ces messieurs annonce le nom du prix et le nom du destinataire, le second (un peu à l'écart) est le Directeur des écoles. Tout d'un coup : Annoncé le prix de politesse et mon nom ! Je fais comme tous « les récompensés », je me lève, traverse toute la salle, prends mon livre, touche la main du donneur et c'était trop pour une timide comme moi, je retourne à grande vitesse m'asseoir, sans toucher la main au Directeur des écoles....

Je fus la seule impolie et la seule à recevoir un prix de politesse.

2.) Les grandes filles papotaient toujours en groupe lors des récréations ; elles me prenaient avec elles, vu que j'étais seule petite. Un jour elles parlaient « de bon ami », elles se vantaient et donnaient le nom de leur élu. Et voilà qu'elles me demandent le nom du mien = Elles insistent, insistent disent que je ne suis pas « chic » etc..

A vrai dire elles s'amusaient de moi, je finis par citer un nom..... Elles l'ont divulgués séance tenante dans le préau....

Il m'a toujours souri et semblait en être fier... A l'école du dimanche, il m'a donné sa feuille (on recevait un feuillet avec un verset biblique) la sienne avait deux pages, c'était un cadeau de grand. ... Et toujours des sourires.

C'était la vie heureuse.... !

Aline.



Nom latin : *Campsis radicans*

Nom commun : bignone

Plante grimpante caduque. Trompettes du soleil.

Véritable grimpante à la végétation spectaculaire, la bignone se pare d'une multitude de longues trompettes orangées ou rouges, portées en bouquets durant l'été. C'est assurément une des lianes décoratives les plus intéressantes pour la période estivale, à condition de pouvoir lui offrir un maximum de soleil.



Denise Weissbrodt - Martin



Je suis née dans la maison « Le recoin » en janvier 1929. Cette nuit là il était tombé des mètres de neige, deux mètres m'a-t-on laissé entendre ; nous n'avions jamais vu autant de neige qu'en cette année 29 et il n'y en a plus jamais eu de semblable. Mon frère Charly, âgé de 16 ans,

¹⁹ avait dû pelleter la neige sur le chemin de l'école afin de faire un passage pour Madame Cochard, la sage-femme, qui demeurait à Fontanivent.

Ce même jour naissait notre camarade Louis Monod de Cornaux, décédé il y a quelques années.

A 5 ans je suis allée à Chailly à l'école enfantine et c'est mon frère Albert qui était chargé de me ramener de l'école.

Je suis née le jour des ses 9 ans ce n'était pas vraiment le cadeau d'anniversaire qu'il aurait souhaité recevoir il aurait de loin préféré une plaque de chocolat !

Avec le recul on peut comprendre car à 14 ou 15 ans on n'a pas envie de passer vis-à-vis des copains pour un papa ramenant sa fille de l'école.

7 ans, l'âge d'entrée à l'école de Brent. Notre première maîtresse, Melle Borgeaud n'a pas laissé aux anciens que de très bons souvenirs, elle était très dure, sévère et d'une insensibilité peu orthodoxe. Au bout de 6 mois elle a été remplacée par « M'zelle Weber » qui nous a pris en charge pour la plus part jusqu'à nos 12 ans.

Ce n'est pas de l'école que je garde les meilleurs souvenirs de mon enfance.

Ce n'est pas que je n'aimais pas l'école, oh non mais je n'aimais pas me taire et lorsque j'en disais un peu trop au goût de la maîtresse, ou du maître, je me retrouvais derrière la porte. Et là, comme je n'avais personne à qui exprimer mes sentiments, je me sentais incomprise, abandonnée et j'essayais en silence d'imaginer la raison de tant

¹⁹ On peut se demander pourquoi pas, mon papa ! Fonctionnaire au MOB il n'était pas toujours présent les nuits dans ces cas il l'était alors la journée car, lorsqu'il assurait le dernier train qui montait de Montreux à Zeisimmen, il assurait le premier qui redescendait. C'est alors qu'il ne rentrait à la maison que le lendemain.

d'animosité à mon égard. Je dois joliment exagérer car je ne me souviens pas d'avoir subi de sévices à l'école, ah si pourtant... Notre maîtresse de couture n'était pas une tendre elle non plus, je me souviens l'avoir suppliée, pas à genoux, mais il en a fallu de peu, de ne pas me punir je ne me souviens pas de qu'elle nature aurait été cette punition mais pour la supplier ce devait être important ou terriblement humiliant.

Je garde néanmoins le meilleur souvenir du monde de M'zelle Weber car « elle au moins me prenait au sérieux ». Elle avait son appartement au sous sol et elle alla même un jour jusqu'à me choisir pour aller mettre son dîner sur le feu et j'en fus très flattée. Elle m'avait donné la marche à suivre que j'ai dû suivre scrupuleusement car l'après midi j'ai eu la satisfaction de l'entendre me dire que son dîner était très bon.²⁰

Je pense que si je n'ai pas détesté l'école, qui me privait de liberté de « dire et de rire », c'est bien grâce à la gentillesse et la sensibilité de M'zelle Weber. Un jour que je me débattais avec un orgelet qui me faisait atrocement mal elle me renvoya à la maison en précisant que ma maman allait certainement me faire des bains. J'ai été très touchée qu'elle ait remarqué ma souffrance j'avais alors le sentiment qu'elle nous comprenait.

Durant les années de guerre de 39-40, les jeunes maîtres étant mobilisés, l'effectif des enseignants fut considérablement réduit et c'est la raison pour laquelle les élèves ont été dispersés dans les écoles avoisinantes.

Ces changements ne furent pas pour me déplaire. Brent était à un peu plus d'un quart d'heure du village de Chailly et cela permettait de faire un bout de chemin avec les camarades de classe.

Le trajet de l'école se faisait par le pilon. A la sortie de l'école on s'attendait pour rentrer chez soi. C'était pour moi un des meilleurs moments de la journée. Les discussions se poursuivaient parfois très tard, une heure peut être même plus.

Amourette, bisous volés, mais également bagarres et règlements de comptes, c'était durant la rentrée chez soi que naissaient des amitiés ou se tramaient d'odieux complots.

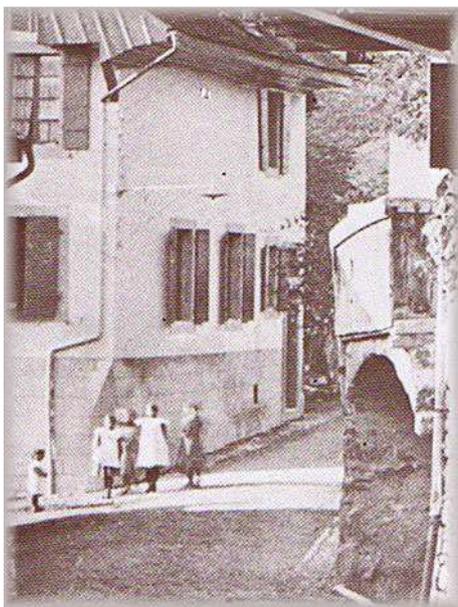
Si le "Pilon" pouvait conter il en aurait à dire, j'en suis bien sûre.

²⁰ M'zelle Weber a relaté le souvenir des soupes que j'allais lui tourner, je pense que je devais souvent m'occuper de ses repas car je me souviens de haricots que j'avais dû mettre sur le gaz.

Lorsqu'il n'y avait personne pour m'accompagner à la maison il m'arrivait de prendre le tram à Chailly, le plus souvent j'étais la seule voyageuse.

Notre maître, Monsieur Rey, était capitaine dans l'armée et pas du genre à se laisser intimider. A mon avis il était sévère mais juste.

Un jour que nous avions un travail écrit, il n'était donc pas question de copier sur le voisin, je me tourne vers Jacky espérant recevoir de l'aide. Mais trop insistante je n'avais pas vu que le régent avait un œil sur moi. Il était d'usage que le maître nous interpelle par notre nom de famille et je l'entends alors, d'une voix grave et solennelle, dire : « J'élève mes yeux vers Maeder d'où me viendra le secours » Insinuant bien entendu le Psaume 121 v.1. Honteuse d'avoir été prise en flagrant délit je remis mon nez sur mon travail écrit heureuse de m'en tirer à si bon compte.



La Plantière

C'est en 1920 que mes parents sont venus habiter Brent et ils en sont repartis en 1947. A cette époque les habitants étaient des paysans, des vigneron ou des agriculteurs. Les seuls qui ne vivaient pas de la terre, même si chacun d'eux avaient son lopin de jardin afin de subvenir à l'entretien de sa famille, étaient l'épicier, le boulanger, le cantonnier, la postière et mon père employé au MOB. J'oublie le régent et la maîtresse d'école ; de l'appartement qui leur était réservé grâce à leur fonction, ils avaient une vue imprenable sur le lac et les

montagnes de Savoie ainsi que sur les plantages voisins.

Certains parents d'élèves, soucieux du bien-être de leurs rejetons, faisaient cadeau des uns du jambon d'autres des haricots ou quelques autres légumes ou fruits selon la saison ou la récolte aux deux responsables de l'instruction de leurs chérubins. De cette manière ni l'un ni l'autre ne manquaient de quoi que ce soit. Leur jardin se limitait à quelques pots de géraniums qu'ils déposaient sur le rebord de leurs fenêtres.

La vie dans le village était plutôt calme, nous vivions en quelque sorte en autarcie, elle était scandée par les heures des traites des vaches ainsi que des saisons.

Chaque matin et soir Monsieur Chevalley ouvrait la laiterie pour une petite heure. On allait « au lait » pour couler ou pour s'approvisionner de lait ;²¹ mais on y venait aussi pour se tenir au courant des activités du village et d'ailleurs. Je n'avais pas lieu d'y aller acheter du lait car nous avions des chèvres mais c'était pour moi comme pour d'autres, l'occasion d'y rencontrer les gens du village.

L'image que j'ai de la coulée est celle du lait versé, tout d'abord dans un grand tamis plat afin de le « rendre propre à la consommation » et qui s'écoulait dans une boille, il était pesé et ensuite le laitier notait le poids sur un carnet ; chaque paysan avait son propre carnet placé dans un cadre contre le mur. Les odeurs du lait, du fromage, mais aussi des paysans transportant avec eux celle de leur écurie, le bruit des boilles, les flocons de neige, éclairés par un réverbère obsolète, accroché contre le mur du four à pain, juste en face, tombaient et donnaient un air de douceur et d'harmonie au village. Tout cela faisait partie de ses moments précieux qui ne sont plus et qui ne reviendront jamais et dont je me souviens comme hier.

La laiterie était le lieu de rencontre où les nouvelles, bonnes ou mauvaises, officielles ou officieuses étaient transmises de bouches à oreilles. Les mariages, les décès, ainsi que toutes les informations importantes étaient affichées au mur de la laiterie.

La TSF n'était pas encore dans tous les ménages et c'est en 1935 que cet évènement eu lieu chez nous, car ce fut un évènement. La radio remplaça le gramophone, nous ne captions que l'émetteur de Sottens, mais qu'à cela ne tienne, j'écoutais « l'oncle Henry et le « Pip Fop club » et plus tard « les Ondelines » émissions que j'écoutais avec plaisir.

La « Feuille » ou le « Journal de Montreux » distribué chaque jour par Madame Fluckiger, la postière, était attendu avec impatience par ma maman car elle aimait se tenir au courant des affaires sociales et politiques même si les femmes n'avaient encore aucun droit d'expression.

²¹ A cette époque, vers 1927 – 1928, un litre de lait se payait encore avec des centimes rouges c'était aux alentours des 12 ou 13 centimes si mes sources sont exactes.

Elle ne se privait pas néanmoins de donner son avis lorsqu'elle le pouvait ce qui lui attira pas mal d'ennuis.

La fontaine était également un endroit important dans la vie des villageois. Chaque semaine, muni de son grand balai fait de branchettes de bouleau, le cantonnier nettoyait soigneusement les fontaines afin que les vaches puissent venir s'y abreuver.

Les paysannes venaient laver les légumes pour leurs besoins personnels mais également ceux qu'elles allaient vendre au marché. Il n'était pas encore courant que l'eau n'arrive dans chaque cuisine ainsi les dames se retrouvaient la journée à la fontaine afin de s'approvisionner d'eau.

Deux fois par an la famille de Victor Blanc y faisait leur grande lessive ; des lessiveuses venaient de Blonay apporter leur aide et cela animait ces journées.

L'eau de la fontaine venait des marais de Cornaux ce n'est que récemment qu'elle fut décrétée « non potable ».

[Qu'elle ironie ! On préfère boire des sodas sucrés « chimiquement » et ainsi enrichir des industriels plus tôt que de profiter des biens faits de Dame Nature. Je sais bien ; ce n'est pas moi qui vais changer les le monde et arrêter le progrès, mais quand même !]

Le petit ruisseau ne passait à Brent que sur deux ou trois kilomètres néanmoins, durant ce court trajet, il pouvait se vanter de faire tourner : la pisciculture de Cornaux, la petite centrale électrique, une menuiserie, la scierie et la pisciculture ² du Pilon, tout ça, juste avant de se jeter dans la baie de Clarens à la Foge. De nos jours il n'a plus aucune scierie à faire tourner mais il fait toujours fonctionner la centrale électrique qui éclaire les habitants de Cornaux.

Il m'arrivait de le camber lorsque j'accompagnais ma maman se rendant chez les Burnand pour jouer aux cartes. Son courant m'impressionnait tant il était conséquent ; il écumait, dans ma tête d'enfant je l'imaginai en rage aussi j'en avais peur et je faisais vite.

< Dis-moi petit ruisseau ; j'ai entendu dire que tu n'avais pas de nom, pourtant tu vis, tu es bien là et tu remplis bien largement ton devoir, comment se fait-il que personne n'ait songé à te nommer ! Par oubli ? Par ingratitude ? Non vraiment les humains sont trop injustes !

Lorsque je te nommerais je mettrais dorénavant une majuscule à Ruisseau ainsi tu auras toi aussi un nom propre.>²²

22

Si petit poisson devient grand c'est que petit Ruisseau fait son boulot.

Les dimanches matins nous allions à l'école du dimanche et pour rien au monde je ne l'aurais manquée. J'aimais bien ce moment de recueillement mais il me semble néanmoins que je savourais surtout le plaisir de me retrouver à la sortie avec les enfants de mon âge. Nous profitions de ce que le garde champêtre ³ se reposait pour aller marauder les fruits de saisons. Cela nous donnait l'assurance que nous ne risquions pas d'être pris en flagrant délit de maraudage. Le printemps venu nous commençons par le cerisier situé en delà de la route près de la ruche à Monsieur Monnet et finissons par les châtaignes situé au milieu de la Rey

Il est impossible de parler de l'école du dimanche sans évoquer Monsieur Malherbe, instituteur en retraite, qui avait la charge de nous faire son speech. Je me souviens l'avoir étonné un jour. Il commença son prêche par dire :

Je suis le chemin... il attendait pour voir nos réactions et je finis le verset en une tirade :

< La vérité et la vie, >

Ebaudi il me demanda comment je connaissais la suite.

<Hé bien c'est facile lui dis-je : une représentation de ce verset est contre le mur de ma chambre et je l'ai tous les soirs devant mes yeux avant de m'endormir !>

C'était un petit cadre en bois, on pouvait voir Jésus sur un chemin avec un bâton de pèlerin dans la main.

Avant de nous quitter Monsieur Malherbe nous tendait « le petit nègre qui baissait humblement la tête pour dire merci » lorsque nous glissions notre petite pièce de monnaie dans son ventre, ventre que je trouvais pourtant bien dodu. Je ne comprenais pas pourquoi il nous disait qu'il avait faim.

Il faisait aussi « l'Espoir » c'était pareil à l'école du dimanche mais à la différence que l'Espoir était une institution patronnée par la Croix-Bleue, société d'abstinence, nous nous rendions chez lui à la Colline à Chailly pour l'écouter.

Personne n'a pu oublié la silhouette de ce personnage qui apparaissait et disparaissait mystérieusement en haut du pilon. Trois poils le nommait-on ! Plutôt petit, un petit bouc au menton, il paraissait calme, gentil et

patient. Mais détrompez-vous ; j'ai eu l'occasion de l'avoir comme maître d'école remplaçant Monsieur Rey étant provisoirement au service militaire. Cet homme n'avait plus rien à voir avec celui qui nous faisait l'école du dimanche ; à croire que le contexte « change son homme ». Strict, sévère, il ne s'agissait pas de discuter ; c'était boulot, boulot, et même que celui ou celle qui faisait un moindre écart avait droit à une pincée dans la chair de l'avant bras qui était loin d'être amicale, croyez-moi. J'ai eu droit à cette torture lorsque une fois j'ai pris la parole alors que ce n'était pas à moi de le faire.

Monsieur Victor Blanc, soucieux de l'éducation des villageois, avait créé une bibliothèque et à la sortie du culte il se rendait au collège et se tenait à la disposition des acquéreurs. Une modique somme était perçue pour le temps du prêt. Je me souviens y avoir accompagné quelquefois ma maman.

Le dimanche les dîners étaient plus élaborés et nous avions droit ce jour là à une poule au pot, un lapin ou parfois un pot au feu sans oublier les gâteaux aux fruits de saison que maman préparait pour le souper. L'après midi était réservé à la sieste et le village s'endormait et ne reprenait vie que vers les 17 heures à l'heure de gouverner.

A ce moment petits et grands se réunissaient à l'intersection de la Plantière et de la route du village. Les Pilet, Eugène, Mathilde et les autres, logeaient dans l'ancien collège et c'est eux qui nous entraînaient à jouer au seul jeu collectif que nous connaissions, « la bûche ». Ce jeu consistait à lancer une bûche de bois aussi loin que possible et pendant que le gardien allait la rechercher et la replacer à l'endroit d'où elle avait été jetée nous allions tous nous cacher. Le but du jeu était bien entendu de ne pas laisser voir l'endroit où nous nous cachions car le devoir du gardien était de débusquer les participants. Durant l'absence de ce dernier un participant tentait de s'emparer de la bûche et s'il y arrivait sans se faire voir il criait « sauver la bûche » Le gardien devait veiller également à ce que personne n'arrive à sauver la bûche.

Georgis et Jean-Pierre Lauffer avaient des oncles qui venaient de Suisse alémanique et ils jouaient de l'accordéon et d'autres instruments mais je ne saurais dire lesquels. Ils s'assoiaient sur les escaliers qui menaient à la grange des Dufour (il n'existe plus) et donnaient là un petit concert. Je

voyais pour la première fois des musiciens et je n'en revenais pas tant je trouvais cela magnifique.

Durant les vendanges Monsieur Blanc avait pour habitude de laisser les enfants piquer des grains de raisins dans la grande cuve qui était devant la cave. Elle était remplie de raisins ayant subi un premier écrasement et qui attendaient de passer dans le pressoir.

Il n'était pas rare que les petits ne doivent bousculer les plus grands pour se faire une petite place autour de la cuve. Je me souviens avoir du jouer des coudes pour y arriver et une fois près de la cuve, le niveau du raisin étant si bas, que je n'y eu pas accès. Si j'avais insisté je me serais retrouvée dans la cuve !!!!

Je suis rentrée triste et bredouille à la maison.²³



Toute petite déjà j'étais très intéressée par la nature.

Le Bignonia qui était contre la maison des Dufour, nos voisins, me fascinait. Je le trouvais torturé, vieux, très vieux, ses fleurs formaient de jolis bouquets mais je n'osais pas en prendre car j'avais trop peur de me faire gronder par Madame Dufour. 70 ans après j'ai revu l'arbre il me sembla n'avoir pris aucune ride.

Papa avait pour habitude de planter des Dahlias dans le carré de terre qui bordait la Plantière et le petit chemin qui menait à l'entrée de la maison. Cet emplacement se trouvait juste au pied de notre maison et assise sur le petit muret, (il n'existe plus) attendant Zizi pour me rendre à l'école, je contemplais ces fleurs dont les pétales, bien arrangés, frisés et colorés me captivaient. Il y en avait des rouges et blancs et je pensais que ceux-là pourraient bien être des Suisse. J'étais en admiration devant leur perfection et je me demandais comment cela se pouvait. C'est dans les oignons que cela se passe me dit un jour papa ; je lui ai fait croire que

²³ Petite réflexion au passage :

C'est bien triste d'être petit, et qui plus est, le dernier de la famille. Dans ce cas il est difficile de se faire une place dans la vie.

2^{me} remarque : Nous allions « chez nous », ou « à la maison ». Nous n'aurions jamais dit « chez moi » comme les enfants de nos jours ont pris l'habitude de le dire].

j'avais compris mais je ne sais pas s'il m'a cru ; pour moi cela était un vrai mystère.

A l'âge de 9 ou 10 ans j'avais déjà des goûts très prononcés pour le lilas. Je convaincs papa de me laisser planter un lilas devant la fenêtre car je voulais le voir en me levant le matin lorsqu'il fleurirait. Connaissant les exigences d'un lilas papa tenta de m'expliquer que l'emplacement choisi n'était pas celui qui convenait à ce genre d'arbre ; la terre était trop dure, trop à l'ombre, néanmoins je ne voulu rien entendre et je plantais quand même mon lilas.

Seulement comme papa l'avait prévu l'arbre manquant de soleil ne fleurit pas ; dégénéra rapidement il fut arraché et j'en fut très déçue.



La fête des narcisses à Montreux- En 1935 ou 1936.

L'hiver, le village était suffisamment pentu pour nous permettre de faire des parties de luges, nous partions du haut du « Cheval Blanc » et descendions, seul, ou en tandem, jusqu'au bas du village. Nous poussions parfois la descente jusqu'à la scierie de Chailly, via les contours.

Maman et moi nous prenions parfois le MOB jusqu'à Sonloup et nous amorcions la descente par Villars, ensuite Chamby et Fontanivent. Nous n'avions peu ou pas de risque de rencontrer de voitures car durant les années de guerre l'essence étant rationnée elle était destinée uniquement aux ayants droits, médecins et militaires par exemple.

Je disais donc que nous avions des chèvres et aucun besoin d'acheter du lait. C'était à mon frère Alfred qu'incombait le soin de s'occuper des biquettes. Je ne pense pas que ce fut une corvée pour lui car il a toujours entretenu des rapports très particulier avec les animaux et ceux-ci le lui rendaient bien.

Un jour que nous étions seuls, lui âgé de 12 ou 13 ans, environs, et moi de 5 ans sa cadette, une chèvre donna des signes de vouloir mettre bat. Mon frère aida la chèvre de son mieux, et moi, fascinée, j'assistais à l'extraordinaire évènement. Ma fascination ne dura pas car Alfred m'envoya faire de la soupe à l'oignon. [Paraît-il, que c'est bon pour une chèvre qui vient de mettre bat.] La soupe est une affaire de femme, me dit il. Il ne me restait donc plus qu'à obtempérer.

Je monte à la cuisine, je trouve bien des oignons, seulement voilà : dois-je les peler, les couper, les griller et combien ? Et le temps de cuisson autant de question que je me posais. Peut être même qu'il faut mettre des épices ?

<Non, non du sel suffit > me crie mon frère depuis en bas. Oh là là je n'avais jamais fait de la soupe à l'oignon, ni a autre chose du reste et, de la fenêtre de la cuisine je suivais les ordres qu'Alfred me lançait de la porte de l'écurie. Je ne sais pas si cette soupe fut faite selon les règles, mais j'ai vu la chèvre manger sa soupe gloutonnement en faisant beaucoup de bruit et à son côté le petit cabri tremblotant encore sur ses quatre pattes ; du coup j'étais rassurée, et surtout, bien certaine que tous les deux nous devaient la vie....

De retour papa fut très satisfait de ses deux enfants, de son fils surtout, mais il ne nous le dit pas car à cette époque on ne s'exprimait pas par des paroles, « on le sentait, le voyait sur le visage », un visage exprime beaucoup mieux que des paroles, pour nous autres c'était connu et très bien compris !



*26 juillet, 10 heures du matin, passage du (Comte) Zeppelin, nom de l'inventeur.
Ballon dirigeable allemand du type rigide à carcasse métallique.
Photo prise devant l'épicerie à Brent.*

Je me souviens avoir vu passer le Zeppelin. Il a vraisemblable dû passer plusieurs fois car lors de son premier passage en 1930 j'étais bien trop jeune, il me semble, pour m'en souvenir et pourtant cela me paraît si réel !

J'entends et je vois encore Madame Breidenbach, d'origine allemande, sur la terrasse de son balcon s'extasier en le voyant passer.

Cette sorte d'engin ne fait plus un scoop de nos jours car on en voit de toute nature mais à l'époque le Zeppelin était tout à fait exceptionnel d'allure, mais surtout de construction.

Hormis le Zeppelin cette photo me rappelle le pilon, chemin que nous prenions pour nous rendre à l'école à Chailly, mais aussi et surtout l'épicerie de Monsieur Henry.

L'épicerie ? Oh là une vraie caverne d'Ali-baba !

J'y trouvais tout ce qu'il fallait pour émoustiller mes papilles avides de douceurs. Monsieur Henry avait une table sur laquelle il étalait ses spécialités et des bonnes choses, croyez moi ! De la saucisses à rôtir par exemple mais surtout du taillé aux greubons. Ah ! Le taillé aux greubons ! Si vous saviez ! Je peux bien vous en parler car il m'a laissé un souvenir inoubliable. Par la suite j'ai recherché un peu partout dans les boulangeries ou commerces de tous genres cette sorte de friandise mais

je n'ai jamais eu le bonheur d'en trouver un aussi léger, avec ce goût sucré et parfumé au citron qui le caractérisait. C'est certainement une recette qui lui était tout à fait personnelle et dont il n'a pas voulu en dévoiler son secret.



sortes de « Sérodent ».

Nous trouvions là tout ce dont nous avons besoin, boutons, cirage, lacets de souliers, bonbons et même du Sérodent. J'ai longtemps cru que « Sérodent » était synonyme de dentifrice car à l'épicerie il n'y avait que cette marque et ce n'est que lorsque je suis allée en apprentissage en 1945 que j'ai découvert qu'il existait d'autres

Il n'est pas une personne de nos âges qui ne se souvienne pas des saucisses Knorr ²⁴ évoquées par Liliane. Elles m'ont rappelé que dans le magasin où je travaillais elles étaient suspendues à une barre avec une ficelle. Il y avait eu un violent tremblement de terre et je les vis tout d'un coup se balancer sur leur barre, je n'y comprenais rien, je me demandais même si j'avais des problèmes de vue et j'ai eu très peur.

C'est en 1939 que l'on vit arriver les produits de remplacements tel que la saccharine « rara » et « l'hermesetas »⁴. Le sucre nous manquant « amèrement » maman avait fait de la confiture avec un sucre de synthèse, j'ignore lequel, mais lorsque nous avons voulu la consommer quelque mois plus tard il n'en restait plus que le fond du pot, elle s'était complètement déshydratée et était dur comme du ciment

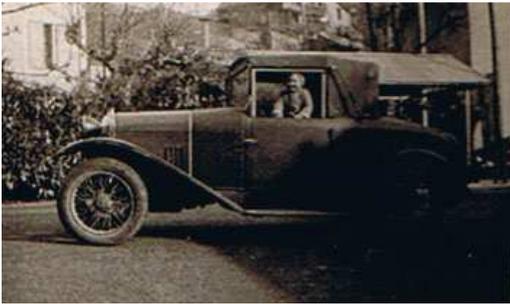
C'est ensuite que nous avons vu la montée en flèche de nouveaux produits tels que : Les « rollinettes » toutes petites cornettes qui avaient comme slogan :

²⁴ [En 1912, les premiers bouillons en cube font leur apparition sur le marché, suivis en 1922 par la fameuse saucisse pour soupe Knorr. Sa préparation était extrêmement simple: il suffisait d'ajouter de l'eau pour obtenir un met délicieux!
En 1922, l'usine de conditionnement devient une entreprise autonome: la SA des Produits Alimentaires Knorr. En 1949, Knorr lance la première soupe en sachet, le "Potage aux nouilles avec poule". Le succès est immédiat et la demande beaucoup plus importante que prévu. Un ouvrier bâlois très enthousiaste écrit: "Grâce à vous, même une personne modeste peut s'offrir sa poule au pot!" Dès 1950, les nouvelles soupes en sachet produites en Suisse commencent à envahir le monde entier.]

La rollinette gonfle par orgueil d'être la meilleur. Elles ouvrirent le marché à de nombreuses nouvelles marques que de nos jours on ne peut plus dénombrer.

Des trois marques de lessives existantes : *Le Radion qui lave plus blanc que le blanc* s'est imposé comme une bombe et maintenant nous n'avons que l'embarras du choix.

Et pourquoi pas une qui laverait sans eau pendant que nous y sommes !



Monsieur Henry était à la disposition de chacun : il livrait à domicile les quantités trop lourdes pour la ménagère, on s'acquittait en fin de mois car il était d'usage que l'on « paye au carnet ». Il lui arrivait de remettre à ma maman une plaque de

chocolat « La-do-ré de Suchard » lors du règlement ; quelle joie c'était pour nous. Il commandait spécialement pour nous un pain rond d'un kilo et demi que j'allais chercher à la sortie de l'école. Dans les cas d'urgence, appeler un docteur par exemple, il avait la gentillesse de nous prêter son téléphone car il n'était pas encore courant d'avoir un téléphone dans les ménages.

A la fête des mères on trouvait chez « Henry » des tasses et des sous-tasses remplies de bonbons ; elles étaient joliment attachées avec un nœud de couleur. N'ayant pas d'argent moi-même il m'arrivait de faire marquer l'achat du cadeau sur le carnet et maman payait

1945 – Il en était fini de ma rêverie d'enfant, je dois apprendre un métier. J'hésite entre cuisinière ou vendeuse. Comme j'imagine bien me marier un jour je me dis alors que j'aurai tout le temps de faire de la cuisine plus tard, aussi je choisis vendeuse, seulement il était impératif pour moi que ce soit « vendeuse en alimentation. » 😊

Je suis alors engagée chez Légeret, épicerie fine et liqueurs, dans la succursale des Planches. Munie de mon contrat d'apprentissage de vendeuse, stipulant une durée de 2 ans, un salaire de 20 francs par mois et 2 fois par semaine des cours obligatoires, je me mets au travail.

Dès le lundi matin 08 :00, jusqu'au samedi à 19 :00, été comme hiver, sans congé hebdomadaire ni vacances, je me trouvais dans le monde des

travailleurs. Les syndicats venaient juste de faire admettre des congés payés mais il n'était pas question de vacances pour les apprentis. Les journées de cours étaient pour moi les bienvenues car là au moins je pouvais enfin m'asseoir un moment.

C'est durant la deuxième année de mon apprentissage que l'AVS est entrée en vigueur, je vis alors mon billet de 20 francs amputé de 10 ou de 20 centimes (Je ne suis plus très sûre du montant du retrait) car je devais comme tout le monde cotiser pour « ma vieillesse ! »

Durant les années de guerre, apprentis et étudiants, et dès l'âge de 18 ans, étaient militairement réquisitionnés pour aller aider les paysannes durant trois semaines. C'est comme cela que j'ai reçu un « ordre de marche » (comme pour un soldat) me priant de me rendre à Corcelles près de Chavornay pour garder 2 enfants en bas âge pendant que la maman s'activait à faire les foins. Ce fut pour moi d'agréables vacances.

Les premiers surgelés furent une grande première en Suisse car personne encore n'avait de congélateur il fallait les consommer sitôt après l'achat. Lorsqu'une richissime cliente commandait des fruits surgelés aux Planches, (nous n'avions pas de congélateur dans la succursale) je devais descendre à Montreux, au magasin principal, pour ensuite remonter et aller le lui livrer. Le tout me prenait une bonne heure mais du moment que la cliente était riche il fallait « assurer ».

Tout de suite après la guerre sont arrivés sur le marché les premiers fruits exotiques tel que les ananas, les grape-fruits et les melons. J'étais émerveillée devant ces fruits nouveaux étalés sur les bancs des primeurs. Je ne peux pas parler des fruits exotiques sans raconter encore une anecdote sur les bananes pendant les récréés.

Il n'était pas rare qu'Etienne, le fils de la pension, ait une banane pour sa récréation. L'odeur de cette banane me faisait saliver et j'en imaginais le goût, doux sans doute et certainement délicieux.

Je ne pouvais que l'imaginer car il n'était pas question dans ma famille de manger autre chose que des fruits du terroir. Cette banane a eu un effet à ce point « traumatisant » sur moi, que lorsque j'ai eu mon fils il n'était pas question pour lui d'aller à l'école avec des sucreries.

Ceci dit je ne me souviens pas d'avoir entendu parler de soucis d'argent chez nous, même si les entrées d'argent étaient très minimes, je ne me souviens pas non plus d'avoir manqué de quoique ce soit.

Le leitmotiv chez nous était ; « faire avec ce que l'on a » et surtout « ne rien laisser perdre ». Les rationnements dus à la guerre ont été sans doute un des facteurs essentiels d'économie.

Pour économiser le bois et le gaz mon père avait eu l'idée de fabriquer un autocuiseur avec une caisse en bois capitonnée à l'intérieur de vieux chiffons.

Maman mettait, légumes et viande dans une casserole, faisait cuire sur le gaz, et lorsque cela cuisait comme il faut mettait le tout dans la caisse refermait soigneusement et à midi le repas était à point. Papa a même tenté un jour de rôtir des chicorées comme complément au café mais là l'effet ne fut pas concluant car il n'a plus été question de substituer au café : le lait devra suffire dit-il.

Pour me rendre à mon travail je prenais le MOB, quatre fois par jour et s'il m'arrivait de le manquer à Fontanivent je courais le rattraper à l'arrêt de Planchamp-Dessus, parfois j'y arrivais et d'autres fois pas ; il me fallait alors détailler jusqu'aux Planches pour arriver en retard au travail et recevoir une remontrance de la gérante.

Arlette, apprentie elle aussi, avait les mêmes horaires que moi et nous nous retrouvions à bavarder dans le train durant les trajets. Nous avons décidé un jour de ne pas rentrer dîner mais d'aller nous baigner au bord du lac et nous avons choisi une jetée tout près du château de Chillon.

Ne sachant pas nager j'ai eu envie d'essayer mais très vite je n'ai plus eu mon fond et je me noyais. Une dame se trouvant à proximité me récupéra de justesse et une fois hors de l'eau je ne cessais de rire et de dire :

< Où est l'eau ? Où est l'eau ? >

Après cet incident je suis retournée à mon travail, toute excitée et énervée, me jurant bien « que l'on ne m'y reprendrait plus » ! J'ai si bien tenu ma promesse qu'à cette heure je ne sais toujours pas nager.

Soixante ans après j'ai rencontré Arlette à l'anniversaire d'un de mes amis. Depuis le temps nous nous étions oubliées, à un moment donné j'ai dit que j'étais née Brent, aussitôt Arlette m'a reconnue (ou plutôt souvenue de moi) et la première chose qu'elle m'a dit c'est : *te souviens tu lorsque tu as failli te noyer ? Une fois hors de l'eau tu cherchais et tu disais : Elle est où l'eau ?* C'est donc bien cela je n'avais pas oublié et pas non plus rêvé.



**Ma sœur Georgette et moi
Au fond la pension Breidenbach**

Lors d'une de nos rencontres Jean-Jacques Cochard me rappela que son père avait des vignes qui étaient traversées par la ligne du MOB et à la saison des vendanges le wattman, maintenant on dit pilote de train, ralentissait la vitesse de son train et les vendangeuses pouvaient, à chaque passage, tendre des grappes de raisins aux conducteurs.
Peut-on imaginer cela de nos jours ?
Et quelle beauté dans ce geste ne trouvez-vous pas ?

C'était le temps où on laissait les portes ouvertes lorsque on s'absentait, où l'on se soignait avec les fleurs des champs, où l'on prenait le temps de découvrir des images dans les nuages les soirs où l'orage menaçait et c'était aussi le temps où les visites venaient sans prévenir, le dimanche après-midi, et repartaient avec quelques œufs, légumes de saisons et un bouquet de fleurs du jardin. C'était fréquent que ma cousine vienne de Vevey, à pieds, avec un garçon dans la poussette et le plus grand trotinant à côté d'elle et se cramponnant à sa jupe lorsque la pente était trop rude afin de passer nous dire bonjour.

C'était le temps également où on ne mangeait pas encore à la cantine, on entraînait dîner chez soi, tout au long du chemin on pouvait humer l'odeur des plats cuisinés par les voisins, ceci juste en passant devant leur cuisine.

Il en est de même avec les descentes de luges pendant les récréations, en bas le talus du Crêt de Pionnet, juste en face de l'école ou en bas le « Cheval Blanc ». Ces récréations nous semblaient bien trop courtes et pourtant, je suis certaine que notre maîtresse au grand cœur avait pris soin d'en oublier un peu l'heure car les hivers enneigés ne duraient pas très longtemps et il fallait en profiter.

Domage oui, par contre plus aucun danger qu'un enfant ne s'écrase contre le mur de l'école faute de freiner à temps comme ont eu à le subir les malheureuses Liliane et Zizi. Rien n'est plus pareils, finies ces petites joies qui nous laissaient le temps de vivre et d'admirer, finis même les hivers enneigés.

Mon apprentissage terminé je suis allée en suisse allemande. Mon papa ayant atteint l'âge de la retraite ils quittèrent Brent et s'installèrent à Lausanne où ils prirent une conciergerie afin d'arrondir leurs fins de mois. (Ils n'avaient jamais cotisé à l'AVS et la rente qu'il recevait du MOB ne suffisait pas pour vivre sans travailler.)

Ensuite j'ai été engagée par la Migros. C'était l'époque où ils s'installaient partout en suisse romande, je faisais l'ouverture d'un magasin et deux mois après il s'en ouvrait un autre et j'étais de service ailleurs pour la nouvelle ouverture.

C'est à la Chaux-de-fonds que je rencontrai mon mari.

Le 2 octobre 1953 notre fils est né, seulement le destin nous l'a repris en 1972. Comme son grand père et ses parents il aimait la moto mais il fut victime d'un accident de la route et c'est ainsi qu'il nous laissa seuls.

Mon mari nous ayant quitté quatre ans auparavant pour aller vivre sa vie, j'ai repris alors mon métier et continué seule ma route.



Au début des années 70, lors d'une campagne électorale, un photographe était venu me photographier dans le magasin Point rouge à Lausanne où je travaillais en qualité de gérante. Remarquez bien, c'était une épicerie si chère à mon cœur mais surtout à mon estomac !

¹ **Plan Wahlen**

On désigne sous ce nom (et parfois sous celui de bataille des champs) un plan d'extension des cultures et d'augmentation de la production agricole qui devait assurer l'approvisionnement et même amener à l'autarcie alimentaire durant la Deuxième Guerre mondiale. Dans le cadre de la lutte contre la crise et de la prévoyance en temps de guerre, la Confédération avait déjà décidé une première extension des cultures en 1939 (25 000 ha) et en 1940 (12 500 ha). Le plan Wahlen au sens strict vit le jour le 15 novembre 1940, lorsque Friedrich Traugott Wahlen, chef de la division de la production agricole et de l'économie domestique à l'Office fédéral de guerre pour l'alimentation ([Approvisionnement économique du pays](#)) présenta à un large public -- et à l'insu de ses supérieurs -- un exposé sur le plan qu'il avait mis au point depuis 1935. Encouragé, entre autres, par la "bataille du blé" de l'Italie fasciste dans les années 1930, et se fondant sur des évaluations bien étayées des capacités de l'agriculture, Wahlen avait étudié les possibilités qu'avait la Suisse d'accroître sa production en augmentant les surfaces labourées et de subvenir à son approvisionnement si les importations cessaient complètement. Pour y arriver, il formula quatre exigences fondamentales: stricte gestion des réserves, utilisation de toutes les possibilités de terres ouvertes, récupération, enfin mise à profit systématique des moyens de production, par exemple de la main-d'oeuvre "en limitant sans distinction toutes les activités n'ayant pas un intérêt vital".

L'écho positif de ce discours dans de larges couches de la population, très insécurisée face à l'avenir, fit en sorte que les milieux dirigeants, publics et privés, initialement récalcitrants, se rallièrent au nouveau plan. Cette large acceptation était dictée par des mobiles et des convictions très divers: la gauche interprétait le plan comme une victoire de l'économie planifiée et une occasion de lutter contre le chômage menaçant, les milieux paysans croyaient qu'il entraînerait le retour à la terre qu'ils réclamaient depuis longtemps et la droite en faisait un symbole du "renouveau". L'industrie d'exportation n'y voyait, elle, qu'un programme d'urgence imposé par l'[Economie de guerre](#). Pour l'élite des jeunes agronomes en revanche (outre Wahlen, Ernst Feisst, Oskar Howald, entre autres), le plan était l'amorce de la future politique agricole: il visait à long terme, bien au-delà des années de guerre, la mise en place d'une stratégie pour assainir et moderniser l'agriculture. Les objectifs immédiats ne furent que partiellement atteints. La transformation de prés et prairies en champs ouverts, l'essartage et l'amendement des sols, les cultures industrielles et l'encouragement aux petits agriculteurs permirent certes de porter la surface cultivée de 183 000 ha à 352 000 ha en 1945, mais on resta en deçà des 500 000 ha prévus. Une certaine opposition dans les régions d'élevage, l'épuisement des sols et le manque de main-d'oeuvre, l'absence de chômage et la possibilité d'importer en dépit des blocus furent les raisons principales du ralentissement du plan, après la cinquième étape en 1942. La Suisse demeura bien loin de l'autarcie. Néanmoins, son niveau d'autoravitaillement passa de 52 à 59%, progression accompagnée toutefois d'une baisse des calories (en moyenne de 3200 à 2200 par personne).

Le succès du plan Wahlen dépassa largement son but alimentaire. En subordonnant chacun à la réalisation d'un objectif commun, il cimentait l'intégration sociale. Bien que, tout comme lors de la Première Guerre mondiale, les sacrifices n'aient pas affecté de la même manière toute la population et que les salariés aient subi bien des privations, le plan Wahlen symbolisa néanmoins pour le peuple la volonté de résistance et l'affirmation de l'indépendance de la Suisse. La propagande bien organisée, notamment par la Ligue du Gothard, n'y fut pas étrangère. Cette dernière n'interpréta pas la lutte contre la faim et pour l'autarcie comme une fin en soi, mais l'assimila à la lutte pour la patrie et

l'indépendance, plaçant le plan Wahlen au même niveau que la défense nationale. Cette situation déboucha, après 1940, sur des conflits permanents entre l'armée, l'agriculture et l'industrie d'exportation à propos de leurs besoins en hommes et en main-d'oeuvre.

² Le pilon et la pisciculture

Avec la pollution croissante des eaux courantes, il suffit de peu pour que le petit poisson ne devienne jamais grand.

Grâce « a Ruisseau » qui prend sa source au Plan des marais de Chaulin situé à quelques centaines de mètres plus haut, l'eau y sort pure et saine, passe au travers du village ensuite, une fois passée dans les bassins du pisciculteur elle va se noyer quelques centaines de mètres plus bas dans la Baye de Clarens.

Le ruisseau n'aura fait que passer mais le village peut se vanter d'avoir un pisciculteur qui continue d'exploiter cette bonne aubaine et reste toujours très attentif à la santé de ses alevins.

En effet des dizaines de milliers d'alevins de truitelles, d'omblettes, d'ombles de truites de rivières, de truites grises des lacs de montagnes peuplent ses bassins.

La plupart de ces poissons finiront au court bouillon, à la crème ou au beurre. Quelques uns seulement iront repeupler les rivières.

Sait on qu'il faut 2 ans pour faire d'un alevin « une truite portion » et quatre ans pour qu'elle pèse 3 kilos ?

³ Apiculteur et garde-champêtre.

Faisons connaissance avec Monsieur Eugène Monnet, apiculteur et garde champêtre et son épouse Madame Louise Monnet-Monnet, un couple sympathique habitant à Brent. Née à Brent, Mme Monnet n'a pratiquement jamais quitté ce petit village. Elle fit partie de la société de la jeunesse et vécut de nombreuses foires qu'elle a bien voulu nous conter.

La foire commençait le mardi après midi par un cortège à travers le village. Ce jour était réservé à la jeunesse du village qui organisait le soir un bal à la grande salle de l'Union. A cette occasion, les filles étaient toutes vêtues de blanc pour danser, et la fête durait jusqu'au petit matin. Le lendemain, deuxième mercredi de novembre, était le jour officiel de la foire avec la présentation de la Municipalité qui venait manger à l'auberge du Cheval Blanc. Au lieu dit : Clos de la Foire, il y avait le marché du petit bétail. Plus particulièrement des chèvres, qui arrivaient du canton de Fribourg par le Col de Jaman. Sitôt la foire terminée, elles allaient à celle de St martin, à Vevey, le dernier mardi de novembre.

En 1923, Melle Louise Monnet épousa Mr. Eugène Monnet qui habitait Glion. Ils vinrent s'établir définitivement au village en 1925.

Avant son mariage, Mr Monnet était un passionné d'apiculture, puisqu'en 1910 il décida avec son frère de cultiver des abeilles.

La suite vous fera mieux connaître ce métier peu répandu. Mr. Monnet participa à un concours de rucher en 1925-26 et gagna une médaille d'argent de la Société romande d'apiculture avec un total de 100 points sur 120 points. Il fut inspecteur des ruchers. A l'heure actuelle, il s'occupe toujours d'une vingtaine de ruches environ.

Apiculture...(culture des abeilles)

En mangeant avec gourmandise votre tartine de miel, avez-vous pensé au travail des abeilles et de l'apiculteur, sans qui vous ne pourriez pas vous régaler de la sorte ?

Ces bestioles, dont les piqûres ne sont pas très agréables, sont organisées en une colonie complexe où chacun a sa fonction. A la tête de cette colonie se trouve la reine, dont le rôle est de pondre les œufs assurant la survie et le développement de la colonie.

Ensuite, nous avons des mâles ou faux-bourçons, qui vivent peu de temps et servent uniquement à féconder la reine lors de l'essaimage ou vol nuptial ; et enfin, les ouvrières qui sont des femelles stériles. (i.e. qui ne sont pas capables de pondre). Ces dernières sont les seules à posséder des glandes produisant la cire et les organes servant à la récolte du pollen. Le travail des ouvrières, qui sont les plus nombreuses, est très variés : elles doivent construire les rayons contenant les cellules hexagonales dans lesquelles la reine pond, nourrir les larves, nettoyer la ruche, maintenir la température de la ruche constante pour permettre un bon développement des œufs, et butiner pour accumuler des réserves pour l'hiver.

Ces réserves sont le miel fabriqué principalement à base de nectar récolté dans les fleurs et le pain des abeilles, à base de pollen.

C'est là qu'intervient l'apiculteur ; il récolte ce miel et le remplace par du sirop de sucre.

L'apiculteur, coiffé d'un voile (pour éviter les piqûres) enlève le couvercle de la ruche et sort les cadres contenant les rayons de cire dans lesquels le miel est entreposé ; ceci pendant que son aide, muni d'un soufflet plein de chiffons enflammés fait de la fumée pour étourdir les abeilles. Celles-ci ne sont pas enchantées de se faire voler leur récolte et le manifestent à l'aide de leur aiguillon. C'est en général au mois de juillet que s'effectue cette récolte.

Maintenant il faut extraire le miel. Chaque cellule est recouverte d'une mince couche de cire, nommée, opercule, qu'il faudra enlever à l'aide d'un couteau trempé dans l'eau bouillante. Ensuite, le cadre dont les cellules sont maintenant désoperculées est placé dans un extracteur. Cet extracteur comprend une cage en treillis dans laquelle on dispose un cadre par côté. Cette cage peut tourner grâce à une manivelle et attendre que le bidon se remplisse.

La récolte terminée, la ruche a encore besoin de soins. Il faut d'abord quelques nourrissages (sirop de sucre) et ensuite préparer la ruche pour l'hiver. On place une brique sur le toit pour éviter qu'il ne s'envole et on abrite les trous d'envol, placés sur le devant, par une tuile ou une ardoise inclinée contre la paroi.

Les abeilles seront ainsi protégées du froid et pourront en toute tranquillité prendre un repos bien mérité.

Floriane Monnet Tiré du : journal de Brent du 9 novembre 1975

Impression : héliorapid Montreux

⁴ L'histoire des édulcorants.

La canne à sucre est une des plus anciennes plantes cultivées par l'humanité. Son exploitation en Extrême Orient date de bien avant notre ère. En Europe, ce n'est que depuis le Moyen Age que l'on connaît le sucre de canne et encore s'agissait-il d'une marchandise de luxe dont l'accès a longtemps été réservé aux seules classes supérieures. Il a fallu attendre le 18ème siècle et la découverte du sucre de betterave, d'un prix plus abordable, pour que le sucre à usage ménager fasse son entrée dans l'alimentation d'une

large couche de population. L'apparition de plus en plus fréquente de troubles de la santé tels que les caries, le diabète ou également, le surpoids, a attiré l'attention des multiples risques sanitaires liés à la consommation de sucre raffiné. La science a cherché une solution à ce problème et l'a trouvée sous la forme des édulcorants.

En 1879, le chercheur allemand Constantin Fahlberg découvrait le premier édulcorant exempt de calories et lui donnait le nom de saccharine. Le produit a été vendu sans marque, en comprimés et en poudre, par les laboratoires pharmaceutiques.

La saccharine allait remporter comme "sucre du pauvre" un triomphe dont le point culminant a été atteint au moment de la seconde guerre mondiale, lorsque le sucre s'est fait rare et qu'il est devenu encore plus cher.

L'année 1904 a vu la fondation de la société Hermes en tant qu'entreprise commerciale qui, entre autre, s'occupait aussi de la distribution de comprimés ou de poudre de saccharine sans marque.